

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

(NOUVELLE SERIE)

TRENTE-CINQUIEME NUMERO

JUIN 1888.

MONTREAL :

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL.

1888

812

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

MISSIONS DANS LES BOIS DU MAINE,

EN JANVIER 1888,

PAR LES RR. PP. POULLET ET SAVARD

Rédemptoristes de Ste-Anne de Beaupré.

A Son Eminence,

LE CARDINAL E. A. TASCHEREAU,

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Eminence,

Nous avons l'honneur de vous adresser la relation des missions que nous avons prêchées cette année, conformément à votre demande, dans les chantiers du Maine, situés dans le diocèse de Portland, dont l'évêque, Mgr. Healy, nous avait donné cette année, comme en 1887, les plus amples pouvoirs. Les forêts de cette partie de l'Union Américaine offrent un vaste champ, trop peu exploré, au zèle du missionnaire des bois. Divers industriels les exploitent et y entretiennent un fort grand nombre d'ouvriers de toute race, de toute langue, de toute religion, et, çà et là, sans religion. Les canadiens se rencontrent souvent en majorité, dans les chantiers les moins éloignés de la frontière canadienne. Mais beaucoup parmi eux y contractent et conservent des habitudes d'indifférence religieuse qui ruinent peu à peu la foi pratique et les mœurs chrétiennes. On comprend aisément à quel degré d'ignorance et d'inconduite sont exposés à des- cendre des catholiques peu instruits, tenus là en contact perpétuel avec des protestants et des infidèles, sans jamais y voir un prêtre, jamais y entendre un mot de religion. " Mes Pères, nous disait un protestant, chef de camp, votre visite me fait plaisir. Sans la religion, nous n'aurions bientôt plus que des voleurs et des assassins parmi nos ouvriers." En dépit des influences si funestes d'un semblable milieu, les âmes baptisées y restent encore comme " naturellement

chrétiennes," selon le mot de Tertullien. Le missionnaire est toujours bien reçu parmi ces hommes de chantiers. Sa bonté les touche, sa charité aimable et joyeuse les attire, son dévouement les émeut, et, la grâce aidant, ils se laissent ramener à Dieu, heureux, comme le prodigue de l'Évangile, de retrouver dans les bras du Père quelquefois longtemps abandonné, l'amour qui bénit et la miséricorde qui pardonne.

Nous avons commencé les missions des chantiers en janvier 1887. Ce travail avait été des plus fructueux. (1) Cette année, les fruits de salut y furent plus abondants encore. Du 1er au 26 janvier, nous avons visité 30 camps, baptisé 16 personnes, confessé et communié 860 hommes et jeunes gens, parmi lesquels plus de 100 se confessaient et communiaient pour la première fois. Bon nombre d'autres sont revenus aux sacrements dont ils restaient éloignés depuis plusieurs années.

Nous avons reçu l'abjuration de deux protestants.

Les points où nous nous sommes plus particulièrement arrêtés sont : Moose-River, la ligne du chemin de fer en construction (le Pacifique à travers le Maine), les bords ouest du Moose Head Lake en deux endroits, et le lac Sancock.

Moose River a d'autres habitants que la population nomade des chantiers. Il y a bien là une vingtaine de familles canadiennes et irlandaises, mais c'est comme un village d'âmes abandonnées.

Plusieurs familles irlandaises ne voyant jamais de prêtre et vivant habituellement avec les protestants ont fini par apostasier. Si un prêtre pouvait faire une petite mission au milieu de ce pauvre peuple une fois le mois, ou du moins tous les deux mois ! Une retraite en français et en anglais pourrait être prêchée à Moose-River, comme dans une paroisse ordinaire. Elle y serait bien accueillie, elle y ferait merveille.

Nous n'avons visité à Moose River que 4 ou 5 des camps où nous avons prêché l'an dernier. Quel bonheur d'entendre

(1) Voir les Annales de la Propagation de la Foi, No. 34, février 1888, p. 13.

dire que la plupart de ces hommes avaient persévéré longtemps après notre départ, et qu'actuellement encore leur conduite est bien meilleure que par le passé ! Deux endurcis n'avaient point voulu se confesser, mais, cette année, ils ont réparé leur faute. " Que je suis heureux de vous revoir, nous disait l'un d'eux à notre entrée dans son camp ! Depuis le jour maudit où j'ai si méchamment refusé de me convertir, je n'ai plus eu un moment de tranquillité. Bourrelé de remords je désirais vivement vous rencontrer pour régler mes affaires avec le bon Dieu par une bonne confession. Vous m'aidez, mon Père, si vous n'avez pas peur de l'ouvrage. Vous savez quel gibier nous sommes, nous autres voyageurs et coureurs des bois. Mais tout de même, j'ai bon cœur et je veux me convertir." Et en effet sa confession fut des plus consolantes. Celle de l'autre retardataire nous réjouit encore davantage, car c'est un père de famille qui avait abandonné les sacrements depuis plusieurs années et qui jouit d'une grande influence parmi la population de Moose River.

Nous partîmes sans retard et d'autant plus pressés que, d'après les renseignements reçus, nous devions rencontrer aux environs de Moose Head Lake et du lac Sancock, non seulement des chantiers, mais aussi des familles établies où nul prêtre n'avait jamais mis le pied.

Nous ne dirons rien des difficultés du voyage à travers les bois et les nombreux petits lacs dont la glace, peu solide encore, offrait assez souvent de sérieux dangers. Nous ne nous rendions compte de ces périls qu'après y avoir échappé. Notons ici, et nous le faisons avec reconnaissance, que la Providence fut bien souvent notre guide dans cette expédition. Que de fois nous fûmes forcés, par l'état des chemins rendus impraticables ou par les tempêtes de neige, de modifier nos petits plans de voyages ! Tels et tels camps désignés d'avance à notre conducteur, il nous était impossible de les visiter, et nous arrivions là où nous ne comptions point aller. Le bien qu'il y avait à faire et que nous fîmes en réalité, dans ces rencontres imprévues, nous montrait sensiblement qu'il fallait bénir la neige et la tempête de nous avoir détournés de nos premiers projets. Evidemment le Bon Pasteur nous menait lui-même à des brebis perdues qui nous auraient échappé s'il ne nous avait point dirigés vers elles.

Les premiers camps où nous arrivâmes, après avoir quitté Moose River, furent ceux de la ligne du Pacifique, actuellement en construction dans ces parages. Plus d'une centaine d'hommes s'y confessèrent, un seul résista à nos instances. C'était un français. Il avait complètement perdu la foi et... le bon sens, car son dieu à lui, le seul objet de son culte, c'est... Victor Hugo ! Louis Veillot a eu raison d'écrire : " l'Europe est partout dans le monde... l'Europe ne voyage pas sans ses vices, sans ses sophismes. Elle élève ces obstacles sur les pas des missionnaires et verse ces immondices dans leurs cultures." (Rome pendant le Concile-Tom.2). Cet aveugle hugolâtre essuya en ce moment là une mésaventure dont ses compagnons de camp profitèrent pour le railler de son obstination à ne point se confesser. Il avait fait l'emplette de deux belles paires de bottes. Un soir, il les trouva brûlées près du poêle où elles séchaient. Elles étaient hors de service. Grand fut son dépit. " C'est bien fait, lui disaient ses camarades en riant et en se moquant de lui, c'est bien fait. Tu te crois plus fin que les autres, tu te mets au-dessus de la confession, voilà ta punition. "

Un autre français, en retard aussi avec le Bon Dieu, eut plus de cœur et d'esprit. Il se confessa et communia pieusement. Comme il le racontait lui-même, il avait malheureusement imité de trop près le prodigue de l'Evangile. Issu d'une riche famille bretonne, il était venu aux Etats-Unis, jetant son patrimoine à tous les vents. Nous le trouvâmes réduit à travailler comme domestique dans une auberge. " Que gagnez vous ici, lui demanda l'un de nous ? Moi, répondit-il du ton léger et badin de la gaieté française, je gagne dix dollars par mois avec... le plaisir de vous voir, mon Père." Le pauvre garçon se donne bien des gardes de faire connaître sa misère à ses parents et amis de France. Il leur laisse croire que le bonheur lui a souri, qu'il vit presque en grand Seigneur. Dernièrement, dit-on autour de lui, il a rédigé un testament envoyé à sa famille. Il y lègue à son frère sa belle propriété de X... à sa sœur aînée, sa maison de campagne de Y... à sa sœur cadette, telle somme considérable déposée dans la banque Z... Puisse au moins ce grand enfant, plus étourdi que méchant, se préparer pour l'éternité une fortune autrement assurée que celle de son romanesque testament.

De la ligne du chemin de fer, nous passons aux chantiers établis dans la région appelée le pied du Moose Head Lake. La plupart des ouvriers des différents camps étaient plongés dans la plus profonde ignorance des devoirs de la religion. Beaucoup parmi eux n'avaient point reçu d'autre sacrement que le baptême. Nous regrettions de n'avoir point plus de temps à leur consacrer, car ils étaient de bonne volonté.

Nous poussâmes de là jusqu'au lac Sancook qu'on nous avait désigné comme un des points où le ministère des missionnaires était le plus nécessaire. Nous y trouvons, en dehors des camps, quatre familles qu'on disait catholiques, trois canadiennes, une irlandaise. Jamais un prêtre, depuis vingt ans qu'elles étaient là, n'avait paru dans cette contrée. Dans la maison où l'on voulut bien nous recevoir et rassembler les trois autres familles, le père seul avait conservé quelque légère pratique de religion. C'était la première fois que la mère, âgée de plus de quarante ans, voyait des prêtres. Elle pensait avoir reçu le baptême, mais point d'autre sacrement. Aucun des enfants n'était baptisé. A la première réunion pour la prière et l'instruction, la fille aînée de notre hôte restait froidement assise pendant que nous récitons le chapelet. Nous l'engageons à s'agenouiller, elle refuse orgueilleusement. " Non, dit-elle, jamais je ne me suis mise à genoux, jamais je n'ai prié, je ne veux pas changer." Nos instances les plus charitables furent inutiles. On continua la prière, et un peu plus tard elle se détermina d'elle-même à faire comme les autres, manifestant par la suite de fort bonnes dispositions. Un autre enfant de cette famille, petit garçon de huit ans, commença aussi par s'opposer, avec un entêtement qui semblait satanique, à ce qu'on voulait de lui. Pendant une heure l'un de nous s'efforça inutilement de lui inspirer de bons sentiments pour le préparer au baptême. Le démon résistait à lâcher sa proie. " Je ne veux point du baptême, disait l'enfant, je veux vivre pour faire du mal, et le plus possible." Il consentit pourtant à accepter une médaille de St-Benoit. On pria pour lui, quelques heures après le petit endurci était tout changé. Il déplorait sa méchanceté et demandait lui-même le baptême.

Nous allions quitter le lac Sancook, quand on vint nous

avertir qu'à une distance de quelques milles plus loin, plusieurs personnes désiraient nous voir et se faire baptiser. Cela non plus n'était point dans notre programme. Nous partons en toute hâte dans la direction indiquée. Ce ne fut point une petite joie pour nous d'arriver dans une famille de quatre personnes qui nous reçurent comme des envoyés du Bon Dieu, nous suppliant de leur accorder la grâce du baptême. La mère avait 40 ans. Elle vivait là avec ses trois enfant, un garçon de 17 ans et deux filles un peu plus âgées. L'une de ces jeunes filles était d'une modestie remarquable et semblait douée des plus heureuses qualités. Depuis longtemps déjà elle avait entendu parler de la religion catholique qu'elle croyait être la vraie religion. Deux fois, mais inutilement, elle entreprit un voyage de plusieurs jours pour rencontrer un prêtre qui put la baptiser. Quel ne fut pas son bonheur, quand nous lui offrîmes le bienfait après lequel elle avait jusque là vainement soupiré ! Et quelle consolation pour nous de trouver là, perdue au fond de ces grandes forêts, une si belle âme, chrétienne par le désir avant de l'être par le baptême ! Nous pûmes constater que la bonne jeune fille avait elle-même préparé la conversion de sa mère, de son frère et de sa sœur.

Nous profitons de chaque occasion pour parler du bon Dieu et des devoirs religieux, "*opportune et importune*," à ceux qu'il nous arrivait de rencontrer dans ces parages reculés où le diable n'a nulle difficulté de retenir les âmes dans ses griffes. Un jour, voici venir le postillon. "Etes-vous catholique ?" lui dit un Père. "Pas trop," répondit-il. "Il est vrai que j'ai été baptisé, mais je ne pratique aucune religion." On s'arrête, la conversation s'engage, le postillon consent à recevoir un petit bout d'instruction dont la conclusion fut la confession, sur place. Le bon homme s'en alla bien content.

Notre itinéraire nous dirigeait de Sancook vers les camps de ce que l'on appelle *la tête* du Moose Head Lake. Ils sont là fort nombreux. Il nous aurait fallu plus d'un mois pour les visiter tous. Une tempête de neige nous égara dans le bois. Nous nous réfugiâmes dans un camp où nous ne devons point nous arrêter. Contretemps providentiel dont nous

avons béni la miséricorde de Dieu ! Ce camp était dirigé, pour le moment, par un homme jeune encore qui y remplaçait son père, riche industriel irlandais et pieux catholique. James (nous l'appellerons ainsi) nous reçut avec une grande politesse et une bienveillance fort respectueuse. Au premier moment propice, le cuisinier du camp prit un Père à part et lui dit : " Père, James que vous avez vu tout à l'heure est un bon garçon, mais qui a mené la vie affreusement depuis quelques années. Il a couru les Etats avec de l'argent plein ses poches. Il a tout fait... excepté le bien. Pas méchant, vous savez, mais... Père, si vous pouviez le convertir, quel bonheur et quelle consolation pour son père ! Et quel coup ce serait pour les protestants du camp qui nous reprochent, à nous catholiques, la mauvaise conduite de James dont nous sommes scandalisés ! Il faut vous dire aussi qu'il s'est marié, devant le ministre, avec une protestante des Etats. Essayez tout de même, Père, essayez, malgré tout James n'a pas mauvais cœur..." " Merci, mon ami," répond le Père, " mais il faut prier. Tu prieras avec nous pour ce pauvre James. La Ste-Vierge et la bonne Ste-Anne le ramèneront au bon Dieu."

Sans tarder, le Père entre en propos avec James. Un peu à la fois, il lui fait comprendre, en la racontant, qu'il sait l'histoire de sa jeunesse et de son mariage, puis l'invite vivement à se réconcilier avec Dieu. Tout abasourdi, James répond : " C'est impossible, je ne puis pas me confesser, je ne veux pas me confesser..." " Mais, au moins, " ajoute le Père, " vous prierez avec les catholiques du camp et vous écouterez le sermon, n'est-ce pas ? " James penche la tête et ne dit mot. A l'heure de l'instruction, il restait à écrire sur sa table, en compagnie de quelques protestants qui l'entouraient. Le Père va l'inviter ainsi que les protestants à assister au sermon. Les catholiques à genoux récitent le chapelet, l'instruction suit. James écoute, sans se déranger, la parole du missionnaire qui finit par les plus pressants appels à la conversion. Les confessions commencent, James va se coucher. Ce cœur de roche ne s'amollissait point. A passé 11 heures, le Père, toujours préoccupé du malheureux endurci, veut tenter un dernier effort. Il l'éveille, lui demandant de vou-

loir l'écouter un moment encore. James s'y prête sans résistance. Le Père l'exhorte, le presse et lui dit à la fin : " Mon cher ami, nous allons réciter ensemble trois Ave Maria, mettez-vous à genoux." " Non, repartit James, je les dirai assis." Puis, avec le ton encourageant d'une confiance qui ne doute plus, " C'est fort bien, continue le Père, maintenant je vais vous confesser ; vous n'aurez qu'à me répondre." James reste assis sans proférer un mot. Le confesseur l'interroge, le pénitent fait ses réponses franchement et humblement. Mais tout à coup ses yeux se remplissent de larmes, son cœur se brise, il tombe à genoux, achève sa confession à travers ses pleurs et récite son acte de contrition avec les plus vifs sentiments de repentir. " Remerciez bien la Ste-Vierge, mon ami, dit le missionnaire. Elle vous a sauvé. Et demain vous allez lui montrer que vous avez agi en chrétien sincère et courageux. Vous ferez grande toilette, vous entendrez la messe à genoux, et vous communiez le premier. Ce sera une belle et noble réparation de vos résistances de ce soir." James promet tout et fit même plus qu'il ne lui était suggéré. Heureux après sa communion, il demanda et reçut le scapulaire. Il ne savait comment remercier les missionnaires ; il leur mit dans la main une large offrande en témoignage de sa reconnaissance. Tout le camp était dans l'admiration. Nous lui laissâmes quelque bon *tract* catholique pour sa jeune épouse.

Nous reprenons notre route le cœur débordant de joie et d'actions de grâces au Saint Rédempteur, à la Sainte Vierge et à la bonne Ste-Anne.

Dans un autre camp, nous recevons la visite de 15 ouvriers de chantier, Irlandais et Ecossais catholiques, qui, après leur journée, avait fait quatre milles à pied pour venir nous rejoindre, puisque nous ne devons point aller chez eux. Ils tombaient une neige fondante qui les avait trempés jusqu'aux os., Après leur confession, ils passèrent la nuit assis ou couchés par terre, afin de pouvoir communier le lendemain à quatre heures du matin. Qu'ils étaient contents ! Le chef du camp, touché de leur bonheur, admirait leur courage. Nous complimentant de notre zèle et de nos soins pour le salut des âmes, " Je suis étonné, ajoutait-il, de votre aplomb

devant nous autres protestants. j'aime à vous voir avec votre habit de prêtre catholique... vous le portez sans gêne... à la bonne heure !.....j'approuve aussi complètement votre sermon sur les moyens de vivre chrétiennement "....Un autre protestant, fanatique celui-là, un veillard, disait à notre arrivée : " Ce sont des hommes à l'argent ! ".... mais il parut changer d'avis sur notre compte au point de demander qu'un missionnaire voulut bien traduire en anglais, pour ses compagnons et pour lui, le sermon prêché en français. On donna satisfaction.

Dans un de ces camps du Moose Head Lake que nous étions au moment de quitter, un vieil américain protestant vient à nous et se met à nous embrasser affectueusement. Plus qu'étonnés de ces accolades, nous n'y comprenions rien. Mais lui : " Merci, mes Pères, merci du bien que vous avez fait à mon âme... moi aussi je veux devenir catholique..... votre religion est la seule véritable... les autres religions sont des religions d'oiseaux... (nous supposons qu'il voulait dire : des religions en l'air.) Il y a quelques années, tombé gravement malade, je fus transporté dans un hospital catholique. Les religieuses me soignèrent avec une charité qui me touchait le cœur. C'est alors que je me suis dit : une religion qui rend les âmes si bonnes, si dévouées, doit être la bonne religion, la vraie religion. Ce que j'ai vu et entendu depuis que vous êtes entrés dans notre camp n'a fait que me confirmer dans ma conviction. Encore une fois, je veux être catholique !...Nous apprimes que ce brave homme remettait à plus tard son abjuration, parce qu'il vivait présentement avec son fils, un fanatique dont il avait peur et qui combattait de toutes ses forces les projets de conversion du veillard.

Le temps fixé pour nos travaux dans les chantiers touchait à sa fin. Partis du Moose Head Lake pour revenir au Canada, nous devions passer près de plusieurs camps où nous avions précédemment prêché. Un jour, pour nous hâter dans le voyage, nous voulions traverser un lac, le Long Pond, autant que possible avant la nuit. Le bon Dieu en avait disposé autrement. " Arrêtez, arrêtez, Pères," nous crient deux hommes sortant d'un camp que nous avions visité 15

jours auparavant. Nous reconnûmes le chef du camp et le médecin. “ Un jeune homme se meurt ici, dirent-ils, il demande un prêtre avec instance. C'est un écossais de 18 ans. Il s'est confessé à la mission, mais il veut encore avoir un prêtre à tout prix. Nous avons envoyé une voiture au premier village des Etats, nous ne l'attendons pas avant 6 ou 7 jours.” Nous allons trouver le pauvre malade. Il paraissait presque à l'extrémité. Qu'il était heureux de notre arrivée ! il pleurait de joie. Et nous, le cœur nous serrait de le voir si faible, si souffrant, sur son pauvre lit de branches de sapin, au fond des bois, loin de sa famille ! Il se confesse, reçoit l'extrême-onction avec une grande piété, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie avec la plus chrétienne résignation. Nous le quittâmes consolé et préparé à mourir en paix, dans les sentiments d'une filiale confiance au Père des miséricordes.

C'était trop tard pour traverser le lac Long Pond. Il nous fallut passer la nuit dans un grand camp de la ligne du chemin de fer, non visité à notre premier passage. Encore un arrêt et un travail imprévu !

Il y avait là, parmi les ouvriers, un mélange très divers de Canadiens, d'Acadiens, d'Irlandais, d'Écossais, d'Italiens, de Suédois et de Polonais. Tous les catholiques étaient bien heureux d'avoir la mission. Ce soir-là, nous reçûmes comme une légère communication du don des langues, car tous purent être confessés et communierent le lendemain. Nous fîmes connaissance, dans ce camp, d'un bon canadien, le père Paulin, qui mériterait un brevet d'invention. Il travaille à extirper le blasphème, plante d'enfer qui pousse féconde dans tous les chantiers.

D'exemple comme de parole le père Paulin enseigne à ses camarades à jurer... innocemment. Son juron à lui c'est : “ Cervelle... prends garde, cervelle...” Et quand l'impatience tourne en colère : “ Cervelle de bombarde...” Il fait rire autour de lui, mais aussi il se fait imiter. Quantité de jeunes gens de son camp s'habituent à ne plus jurer autrement que par : “ Cervelle... cervelle de bombarde...”

Ce fut là notre dernière station. Plus encore qu'ailleurs ces hommes ne voyaient en nous que des pères et des amis et

nous traitaient, sans manquer de respect, avec une affectueuse familiarité. Chacun voulut avoir un souvenir de notre passage : un petit crucifix, un chapelet, un scapulaire, une médaille. La joie était sur tous les fronts comme la paix dans tous les cœurs.

Nous ne pouvons point terminer cette relation sans signaler la conduite toujours pleine d'égards et de bienveillance des chefs de camp envers les missionnaires de leurs ouvriers. Presque tous protestants, ils nous ont partout très bien reçus. Souvent même ils nous remerciaient avec autant de reconnaissance que s'ils avaient, comme les catholiques, profité de notre ministère.

Le travail est dur dans les chantiers du Maine, mais qu'il est consolant ! Puisse le Bon Pasteur y employer chaque année plus d'ouvriers qui prennent le temps et les moyens de lui ramener les brebis en perdition, abandonnées dans la profondeur de ces forêts. " Messis... multa, operarii autem pauci. "

Daignez agréer les hommages de profond respect avec lesquels nous sommes,

de Votre Eminence,

les très humbles et très obéissants serviteurs,

L. POULLET C. SS. R.

L. SAVARD C. SS. R.

Ste. Anne de Beaupré, 10 Mars, 1888.

LETTRES DU REV. PERE J. M. NEDELEC O.M.I.

A

MONSIEUR J. B. PROULX, curé de l'Isle Bizard.

ABBITIBI, 31 Juillet 1887.

REV. J. B. PROULX
curé de l'Isle Bizard.

MON CHER MONSIEUR,

Un mot à la hâte du pays des lièvres où je suis (Abbitibi), et des confins du pays des Maringouins, (Moose) d'où j'arrive. Cela vous intéressera, j'en suis sûr, d'avoir des nouvelles de ce pays, inconnu au commun des mortels, mais bien connu de vous par un privilège particulier. Il n'est pas donné à tout le monde de visiter ces quartiers, surtout en compagnie d'évêques qui y faisaient eux-mêmes leur apparition pour la première fois. Mais venons-en à nos moutons, et commençons par le commencement.

Voici deux mois et demi que nous nous sommes quittés au Long Sault. Je suis certain que depuis vous avez vu et entendu de bien belles choses dans le Haut de l'Ottawa, à Waswanipi, dans le Haut du St. Maurice ; j'espère que vous avez eu un heureux voyage.

En vous quittant nous avons pris les chars, au lieu de marcher et de porter, comme nous faisons ensemble il y a trois ans. Quel changement dans la manière de voyager ! quel progrès dans les bois ! Nous arrivâmes à la Mission, samedi, le 21 mai, vers 3 heures du matin. En voyage, pas d'étiquette, on arrive quand on peut. A 8 heures a. m., après un court sommeil, départ pour la Baie des Pères, où a lieu la bénédiction solennelle du nouveau bateau-à-vapeur *La Minerve*, qui est destiné, paraît-il, à jouer un grand rôle sur le grand Témiscamingue.

Je suis parti le 25 de mai pour Abbitibi. A défaut de

sauvages, j'ai dû prendre deux blancs pour m'accompagner, un jeune Canadien de St. Jérôme et un Allemand de Montréal. Pour remonter les Quinze, j'ai été obligé d'engager un sauvage que je payais bien deux piastres par jour. Les frais de mon voyage montent à quatre cents piastres ; grâce à mille industries j'ai pu en couvrir la moitié.

Je suis arrivé à Abbitibi le 2 de juin. Grand changement, des marchands de Québec sont venus faire opposition à la puissante compagnie. Le résultat a été hausse dans le prix des pelleteries, et baisse dans celui des effets. L'argent roulait pour la première fois dans la place. La mission a été excellente relativement, au spirituel et au temporel. Bonne volonté de bien faire.

Le 14 juin je m'embarquais pour Moose, où je suis arrivé à la fin du mois, après m'être arrêté à New-Post pour donner la messe à nos sauvages catholiques. Le long du chemin, que de réminiscences du passé, alors que je voyageais en votre aimable compagnie ! Au Long Sault, je me suis rappelé du rôle joué par un quelqu'un (vous en souvenez-vous ?) lorsque, perché sur un arbre renversé, il ne savait que faire ? " Avancer, se disait-il, c'est trop pénible ; reculer, c'est trop honteux.—Aide-toi, lui crie un malin du rivage, et le ciel t'aidera." Cette apostrophe tranche le nœud gordien, et le preux s'élance, tête baissée, à travers les ronces, les branches et les broussailles. Au rapide de l'Île, j'ai contemplant avec attendrissement ces eaux bouillonnantes, mille fois bénites par des mains tremblantes. A Hay Creek, j'ai pensé à la pluie, à l'orage, et surtout à la retraite honteuse de la gent pieuse. Cette année, nous avons essuyé pendant trois jours un pareil ouragan, à No Man Land. Pluie battante, vent glacial, voilà la ressemblance, misérable campement, pas de retraite ni de déshonneur, voilà la différence. Tirons un voile sur ces misères, et cessons de torturer de nobles mortels. Je vous entends dire : *Infandum, regina, jubes rennare dolorem.*

J'oubliais. Dans les petits lacs en deça de New-Post, j'ai revu la cabane de castor que vous êtes allé visiter jusqu'au fond. Elle est de nouveau habitée par un jeune ménage, qui continue à faire ce que faisaient ses pères. Le petit garçon qui vous y baptisa du nom de *Kitchi Amie* (Le Gros

Castor) est devenu un grand jeune homme. Il m'a donné 25 centins pour sa dime, et il m'a prié de ne pas oublier de lui apporter l'année prochaine une musique en fer blanc.
Do ut des.

A Moose, j'ai trouvé votre ami, M. Cotter, malade. Les sauvages y brûlent du désir d'avoir de l'argent pour leurs pelleteries comme les Abbitibains. C'est, en petit, la lutte des Irlandais pour le *Home Rule*. Les hommes, blancs ou cuivrés, sont partout les mêmes.

A Albany rien d'étrange; même piété chez nos sauvages: c'est une colonie de saints au milieu du protestantisme débordant de toutes parts. Leur persévérance est comme un miracle perpétuel dans l'ordre de la grâce. Quand donc sonnera l'heure de la délivrance? quand pourront-ils avoir une résidence de missionnaires au milieu d'eux? hâtons ce moment par nos prières. Humainement parlant, point d'espérances visibles encore à l'horizon.

Quant à moi, voilà 25 ans que je porte le harnais. Mes forces commencent à s'user. Je ne me suis épargné ni dans les chantiers, ni sur le chemin de fer, ni au Labrador, ni à la Baie d'Hudson. *Cursum consummavi, certamen certavi, fidem servavi*. La retraite va bientôt sonner. La volonté pourrait encore se plier, mais le corps le pourrait-il? Il serait temps de former un ouvrier pour prendre ma place. Il faut un homme d'une santé de fer, d'un jugement solide, d'une douceur inaltérable pour dévorer toutes les contradictions, calomnies et médisances qui sont l'apanage ordinaire de la vie apostolique. C'est l'affaire du bon Dieu d'envoyer dans sa vigne un ouvrier selon son cœur. A nous néanmoins de lui en faire la demande, *Petite*. Priez pour moi et nos chers enfants des bois. Je demeure avec respect et reconnaissance, vu votre dévouement aux intérêts de nos pauvres missions, votre très dévoué serviteur en Jésus-Christ, *et vox clamantis in deserto*.

J. M. NÉDELEC O. M. I.

GOLDEN LAKE, 29 septembre 1887.

REV. J. B. PROULX

curé de l'Isle Bizard.

MON CHER AMI,

Nos missions sauvages, dans la civilisation, deviennent plutôt des pèlerinages que des missions proprement dites. Ici, nous avons chapelle pleine tous les jours. J'ai eu pour m'assister, à la grande fête de la procession, M. Clermont, vicaire de Pembroke. M. Kiernan, nouveau prêtre, m'a prêté son assistance au Fort William. L'année prochaine j'aurai pour compagnon un jeune Père, plein d'intelligence et d'énergie. La besogne devient trop écrasante pour un seul. Il faut mener à la fois spirituel et matériel ; cependant tout va bien, dans le département des Sauvages, des Canadiens et des Irlandais. *Dicite justo quoniam bené.*

Voici, par le menu, quelle est ma journée. De 6 à 7 heures, confessions, à 7 heures précises, presque tous les jours, grande messe ; à 9 heures, déjeuner pour une vingtaine d'affamés de toutes nations. Hier, jour de la première communion, tous les heureux communicants ont eu le privilège de venir s'asseoir à la table apostolique. De 10 heures à midi, les trois catéchismes, sauvage, anglais, français. Après dîner, je prends du repos, pour veiller aux affaires temporelles et réciter mon bréviaire. De 3 heures à 6, confessions ; à 6 heures, prière du soir, avec courtes instructions dans les trois langues, comme la chose a lieu le matin à la messe. A 7 heures, souper, suivi de la confession des hommes ; puis, s'il reste du temps, on prend un moment de récréation avec les jeunes gens et les pensionnaires au presbytère improvisé. A 9 heures, on regarde autour de soi pour les couverts qui font toujours défaut quelque part, vu le nombre des dormeurs. Le lendemain matin, à 5 heures, la roue recommence le même mouvement de rotation uniforme. Telle est la vie active du missionnaire dans ces places.

Lundi, nous avons eu une corvée pour lever une sacristie de 18 pieds sur 16. J'en avais désigné seulement 20 pour y prendre part ; mais comme mes gens avaient senti l'odeur du mouton frais, nous nous sommes trouvés 50. On a fait

une bonne journée. Rien de meilleur que ce peuple, à part peut-être les crève-faim de la Baie d'Hudson. Golden Lake est ma seconde mission en importance.

Hier eut lieu l'élection du chef. On a élu l'homme de ma droite, formé à mon image. C'est un jeune homme intelligent et adroit, bien disposé. Il n'a pas bu le venin de la révolte, comme en certains endroits que vous connaissez, ni respiré l'air vicié de ces parages. Il descend d'une bien pauvre lignée, mais l'éducation religieuse peut corriger bien des irrégularités.

Dimanche, on a donné un pain béni de toute beauté ; on y voyait figurer tous les animaux de l'arche de Noë, surtout le précieux castor, l'animal sans pareil des sauvages. On se propose de le faire, l'automne prochain, encore plus splendide, à l'occasion de la visite de Monseigneur, qui est déjà annoncée. Y serez-vous ?

En vérité, cette mission me donne beaucoup de consolations. Point de désunion, point de désordres. Les différentes nations qui vivent mêlées ici, sont bien religieuses, même mes amis les *Dutchs* protestants. L'entente est parfaite entre tous.

Dimanche prochain, je serai aux Joachims, où je dois préparer les choses pour une bénédiction de cloche et l'érection d'un chemin de la croix. Cette mission commence à sortir des langueurs de la mort. Elle compte maintenant cinquante familles, à part les nombreux voyageurs qui la fréquentent en passant.

Demain soir, je logerai à l'évêché de Pembroke. Je me propose de descendre à Montréal pour la retraite ; en même temps je me rendrai jusque chez vous. Je vous dois cette visite comme ami et bienfaiteur de nos missions.

J. M. NÉDELEC, O. M. I.

RAPIDES DES JOACHIMS, 15 février, 1838.

REV. J. B. PROULX,
curé de l'Isle Bizard.

MON CHER AMI,

J'accuse réception de votre lettre et de l'intéressant livre sorti de votre caboche si féconde, *L'enfant*

perdu ; les gens de chantier en font leurs délices. C'est un malheur que les bons livres soient si chers. La vogue est aux livres à bon marché. Sur ce point, les fils de Bélial ont le devant sur nous. Lacune malheureuse.

Je viens de passer deux mois au milieu des braves gens de chantier. J'ai visité plus de deux mille hommes. Encore une semaine, et j'aurai fini ; je n'ai plus à parcourir que la rive sud de la rivière Petewawee. Comme j'ai grandement abîmé ma vue au feu et à la lumière de la cambuse, je serai obligé de renoncer aux chantiers, et même aux missions sauvages. La limace rentre dans sa coque, je désire rentrer dans la vie de contemplation et laisser à d'autres la vie active. *Omnia tempus habent*. Encore un an et j'aurai mes trente ans de prêtrise. Nous avons été ordonnés 33 prêtres le même jour à Quimper ; à peine maintenant si dix ou douze vivent, éparpillés ça et là sur la machine ronde. La vie n'est pas grand'chose.

Je suis heureux ici dans cette petite mission. J'ai une jolie chapelle relativement, une sacristie, une bonne chambre, un bon lit, de bons poêls, du bon bois, un garçon de service et une excellente ménagère, puisque l'un et l'autre sont moi-même. Ma petite chapelle se remplit matin et soir de gens avides de la parole divine. On leur rompt ce pain céleste, avec exactitude, mais avec brièveté pour ne pas les fatiguer, avec originalité pour intéresser. Nous parlons deux langues, français et anglais. L'élément canadien gagne du terrain dans ces parages, et tout le long de la ligne du Pacifique. Le catholicisme domine.

J'attends la visite de Monseigneur Lorrain ici, dimanche, le 20 mai. Le dimanche suivant, je serai à Témiscamingue, le premier dimanche de juin, aux pays des lièvres (Abbitibi) et en juillet, à Albany sur la Baie d'Hudson. Le quatrième dimanche de septembre, je serai revenu à la Bonne Chère (Golden Lake) pour y recevoir la visite épiscopale dans cette mission. Je vous y invite d'avance.

Actuellement, je suis à souffler mon cœur dans le cœur de mes gens, mon esprit dans leur esprit, mon activité dans leurs bras et leurs jambes. Ils en ont bien besoin. Avant l'arrivée de l'évêque, il faudra ajouter une addition à la

basilique, faire des réparations en dehors et en dedans, peindre tout en *tapisserie*, remuer ciel et terre pour créer des ressources et tout mettre sur un pied décent. On aura confirmation, baptême d'une cloche, bénédiction d'un cimetière neuf, érection d'un chemin de croix. Je mets ma confiance dans le Seigneur, et nous réussirons, il est le maître des cœurs et des bourses. *In te, Domine, speravi, et non confundar in æternum.*

Dans ma tournée apostolique au milieu des chantiers, j'ai rencontré deux ou trois voyageurs de votre paroisse, plusieurs autres de Montréal, Lachine, Ste-Geneviève, en un mot de partout, même de Paris, de Berlin, de Londres et de Dublin. Quel mélange de peuples et de dénominations religieuses ! Dans un chantier sur la Madawaska, je trouvai les représentants de neuf nations différentes, jargonnant chacun à sa manière, une vraie Babel. Les canadiens dominent dans le Haut de l'Ottawa ; du côté de la Madawaska, c'est l'élément anglais, avec l'allemand et le polonais. Ces pauvres gens gagnent durement leurs gages ; puissent-ils aussi gagner en outre le ciel. Sans la visite du missionnaire un bon nombre d'entre eux finiraient par perdre la foi. *Fides ex auditu.* Dans les temps froids on perd naturellement la chaleur du corps ; dans les bois, loin des églises et de l'instruction religieuse, on perd graduellement la religion. Les vrais missionnaires sont rares, comme les vrais poètes, *nati, non facti.* Priez pour nous. Mes saluts respectueux à votre bonne mère. *Oremus pro invicem.* Sur ce, cher monsieur, adieu ! Je serai de retour à Mattawa vers le 20 mai. On est chez soi partout, *Domini est terra.* Tout à vous en Jesus-Christ.

J. M. NÉDELEC, O. M. I.

MORT DE DOM BOSCO.

(*La Semaine Religieuse de Montréal.*)

Dom Bosco a rendu son âme à Dieu, mardi 31 janvier. Tout le monde connaît les grandes œuvres de ce grand serviteur de Dieu.

Voici la lettre par laquelle son successeur annonce cette mort :

Aux Salésiens, aux Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, à nos chers Coopérateurs.

“ C'est avec le cœur brisé, les yeux pleins de larmes et d'une main tremblante, qu'il me faut vous donner une pénible nouvelle, la plus douloureuse que j'aie jamais annoncée, et que je puisse annoncer : notre bien-aimé Père en Jésus-Christ, notre Fondateur, l'ami, le conseil, le guide de notre vie, Dom Rosco, est mort.

“ Les prières privées et publiques, adressées au Ciel pour la conservation d'une existence si précieuse, ont retardé ce coup terrible : mais elles n'ont pu nous l'épargner, comme nous l'avions espéré.

“ Dieu, infiniment bon, ne fait rien que de juste, de sage et de saint : sa volonté, qui nous apparaît dans cette épreuve, est notre unique consolation. Soyons donc résignés ; courbons la tête sous sa main qui nous frappe, adorons ses impénétrables desseins.

“ Il ne m'est guère possible de vous dire aujourd'hui en détail que Dom Bosco a fait la mort du juste, calme et serein. Muni en temps opportun de tous les secours de la religion, béni plusieurs fois par le Vicaire de Jésus-Christ, honoré de la pieuse visite de nombreux et illustres personnages ecclésiastiques et laïques de tous pays, soigné avec un filial amour par les enfants de sa famille religieuse, traité

enfin, avec une vénération touchante et une singulière habileté par de célèbres docteurs, il a eu tout ce que l'on peut souhaiter à ceux que l'on aime. Ce n'est pas non plus le moment de vous parler de ses vertus et de ses œuvres : le temps presse et puis je n'en aurais point la force.

“ Je me contente de vous notifier que, ces jours derniers encore, Dom Bosco a affirmé que son œuvre ne souffrira point de sa mort, parce qu'elle est fondée sur la bonté de Dieu, protégée par la puissante intercession de Marie Auxiliatrice, et soutenue par la charité des Coopérateurs et Coopératrices, qui continueront à la favoriser.

“ De notre côté, nous pouvons ajouter que nous avons en cette promesse la plus grande confiance.

“ Du ciel, où nous avons la douce persuasion qu'il est déjà glorieux, Dom Bosco sera désormais pour nous, aussi vraiment Père qu'il l'était ici-bas ; et son amour devenant plus efficace encore, près du trône de Jésus-Christ et de sa divine Mère, il répandra sur nous les plus abondantes bénédictions.

“ Désigné pour prendre sa place sur la terre, je tâcherai de répondre à la commune attente.

“ Avec le concours et les conseils de mes confrères, je suis sûr d'avance que la pieuse Société de Saint-François de Sales, soutenue par le bras de Dieu, forte de la protection de Marie Auxiliatrice et de la généreuse charité des Coopérateurs Salésiens, continuera les œuvres créées par son vénéré et regretté Fondateur, et en particulier l'éducation chrétienne de la jeunesse pauvre et abandonnée et les Missions aux pays infidèles.

“ Une pensée encore. A l'exemple de notre glorieux Patron St-François de Sales, Dom Bosco, entendant ou lisant certaines expressions que des personnes bienveillantes employaient à son égard, manifestait souvent la crainte qu'après sa mort, sous prétexte qu'il n'aurait pas besoin de suffrages, on ne le laissât en purgatoire. En conséquence, selon son désir et par devoir de filiale affection, je vous recommande à tous de vouloir bien ne point faire attendre à son âme les plus ferventes prières : le Seigneur en saura faire l'application convenable, pour le cas où nos espérances seraient déjà réalisées.

“ Salésiens, Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, Coopérateurs, chers enfants confiés à nos soins, nous n'avons plus notre bon Père au milieu de nous ; mais nous le retrouverons au ciel si nous mettons en pratique ses conseils, et si nous marchons fidèlement sur ses traces

— “ Croyez-moi, même dans la douleur et dans l'affliction,

Votre très affectionné Confrère et Ami,

MICHEL RUA,

“ Prêtre.

“ Turin, ce 31 janvier 1888.”

DOM BOSCO,

LE SAINT-VINCENT-DE-PAUL DE L'ITALIE.

(La Semaine Religieuse de Montréal)

Il y a encore des saints ! L'un d'eux vient de disparaître, laissant après lui une trainée de miracles et un ensemble d'œuvres ouvrières vraiment prodigieuses. En notre siècle d'incrédulité n'était-ce pas un miracle permanent de voir les foules se précipiter sur les pas du père des pauvres : Dom Bosco.

Rien dans sa personne n'expliquait l'enthousiasme. Petit, pauvre, y voyant à peine, uniquement occupé de Dieu et de ses enfants, Dom Bosco aurait dû passer inaperçu ; mais son humilité étonnait, sa foi, sa confiance en Dieu qui l'amenait à prendre à sa charge des milliers d'enfants en comptant uniquement sur la bonne Providence pour les loger et les nourrir, transportait des montagnes.

Son passage à Paris fut un véritable événement. Les reporters le suivaient avec plus d'acharnement encore qu'ils mettent à poursuivre, aujourd'hui, les souverains les plus populaires ou les criminels les plus en renom. La vertu garde toujours son prestige.

Membre coopérateur des œuvres de Dom Bosco, nous

devons'à ce grand homme de bien, par justice et par reconnaissance, un souvenir spécial. Nous le lui donnons avec d'autant plus d'empressement que nous sommes sûr d'avance de faire plaisir à tous nos lecteurs, en leur traçant les principaux traits de la vie merveilleuse de l'apôtre des enfants :

Né le 15 août 1815, au hameau des Becchi, commune de Châteauneuf-d'Asti, Jean Bosco était le second fils d'honnêtes cultivateurs.

La mort de son père, survenue deux ans après, laissa la veuve sans ressources avec trois enfants.

Le petit Jean fut mis à l'école communale, et, dans ses moments de loisirs, tout en gardant les vaches, il lisait dans ses livres. Un prêtre, ravi de son intelligence et de sa mémoire, lui apprit un peu de latin, puis le fit entrer au séminaire de Chierri.

A vingt-six ans il était prêtre. C'était en 1841.

Pour son premier ministère il fut chargé de la visite des prisons et, dès lors germa, dans son âme apostolique, cette vocation particulière qui devait lui faire faire des prodiges pour le salut des enfants abandonnés. Pendant qu'il s'appliquait à convertir les jeunes détenus, une pensée le travaillait, celle de se mettre sur le chemin de la prison pour enlever à ce triste asile tous ceux que leur délaissement et une inconduite précoce devaient y amener inévitablement.

On a raconté comment, en 1846, presque au début de ses œuvres, le saint prêtre, déjà exténué par l'activité de son zèle, tomba malade au point de donner des inquiétudes pour sa vie. Au nom de sa famille adoptive d'orphelins et de vagabonds, on obtint qu'il demandât à Dieu sa guérison : il fut exaucé. C'est chez sa pauvre mère, veuve alors, qu'il alla faire sa convalescence.

Dès qu'elle vit ses forces rétablies, loin de le détourner des œuvres qui avaient failli lui coûter la vie, elle lui dit simplement : " J'irai demeurer avec toi et tes enfants seront les miens."

La mère et le fils se mirent en route à pied pour Turin.

Aux portes de la ville, ils rencontrèrent un ami, un auxiliaire de Dom Bosco, l'abbé Vola. A la vue de Dom Bosco, le bâton à la main, portant pour tout bagage son bréviaire

sous le bras, et qui paraissait bien fatigué, il lui demanda où il allait ainsi ?

— Nous allons, ma mère et moi, soigner les pauvres enfants abandonnés.

Mais vous n'avez pas de ressources, comment ferez-vous pour vivre ?

— Je n'en sais rien, la Providence y pourvoira.

Alors le bon abbé lui donna sa montre comme première mise de fonds.

Dom Bosco prit la montre aussi cordialement qu'elle était offerte, et la vendit le lendemain pour acheter les choses indispensables à l'installation de sa mère. Cette sainte femme se fit la servante des enfants qu'il rassemblait. Elle voulut nourrir et habiller les plus pauvres d'entre eux, et, gagnées par son exemple, la vénérable mère de l'archevêque de Turin, Mme Franzoni, et bien d'autres femmes chrétiennes des plus distinguées de la ville, se mirent à travailler de leurs mains pour vêtir cette foule d'enfants déguenillés.

La bonne mère de Dom Bosco vendit sa vigne et sacrifia tout, jusqu'à ses présents de noces, soigneusement gardés jusque là, pour subvenir aux dépenses de l'œuvre de son fils.

La foi ardente du jeune prêtre se préoccupait si peu des obstacles, qu'un jour on le crut fou. Deux ecclésiastiques vinrent le prendre en voiture pour le conduire à un asile. Il insista pour les faire monter avant lui, puis fermant la portière :

— Allez où vous savez ! dit-il.

Le cocher fila et les deux prêtres eurent beaucoup de peine à ne pas être gardés de force comme aliénés.

Les persécutions ne devaient pas lui manquer.

Plus tard, ce sont des attaques à coups de pierres ; un coup de pistolet lui est tiré un jour et il n'a d'émotion que pour sa pauvre soutane, sa seule ressource.

En 1848, un homme armé d'un couteau lui avoue avoir reçu 80 francs pour le tuer.

Son chien Origio le sauva plus d'une fois de la mort.

Un jour il reconnaît en un de ses agresseurs un enfant qu'il a élevé.

— Comment, c'est toi, mon pauvre enfant ! lui dit-il simplement.

Et il le confesse au bord de la route, le jeune dévoyé, l'embrassant et lui donnant quelque argent.

Lors du choléra de 1851, ses jeunes gens, au nombre de 700, se dépouillent pour les cholériques et se dévouent pour les soigner.

Grâce à cette action bienfaisante, Dom Bosco créait à chaque pas des refuges, des colonies agricoles, des oratoires, des écoles primaires, des collèges, des ateliers pour les chers petits enfants recueillis de partout.

Des prêtres formés par les soins de Dom Bosco, ont accepté sa règle sous le patronage de Saint François de Sales, ils portent le nom de *Salésiens*, et se répandent au loin, évangélisant, recueillant de jeunes enfants et fondant de nouveaux hospices.

À côté des Salésiens, le saint Apôtre a fondé la congrégation des filles de *Marie-Auxiliatrice*, chargées de recueillir, d'adopter et d'élever chrétiennement les petites filles abandonnées.

C'est ainsi qu'il a répandu les bienfaits de cette éducation préservatrice non seulement à Turin et en Europe, mais au Brésil, dans la Patagonie, l'Uruguay. A l'heure qu'il est, plus de cent trente maisons, dans les deux mondes, contiennent près de cent mille enfants, sans compter les contre-maîtres des ateliers et le personnel servant.

A l'heure qu'il est, plus de cent mille jeunes gens sont ainsi élevés gratuitement dans le monde, en Italie d'abord, en Espagne, en France, en Amérique, et principalement à Buenos-Ayres, où, on le sait, les Italiens sont nombreux. Quelques-uns de ces jeunes gens entrent dans les ordres ; le plus grand nombre, instruits dans un métier, et il y en a de toute sorte dans ces maisons, deviennent d'excellents et honnêtes ouvriers.

Voilà l'œuvre sociale et chrétienne.

Voilà le grand miracle accompli par cet homme, miracle vivant et visible tous les jours. Dom Bosco n'a jamais reçu, ni fondations pieuses, ni successions ; il n'a reçu que des aumônes.

Dom Bosco n'était pas éloquent.

Il demandait avec douceur, mais avec insistance : " Il me

le faut, disait-il ; le boulanger attend et ne veut plus me faire crédit ; demain mes enfants n'auront rien à manger." Qui pouvait lui refuser dans ces conditions ? Tout le monde lui donnait, depuis les plus humbles jusqu'à Rattazzi, jusqu'à Victor-Emmanuel.

La réputation de Dom Bosco en Italie ne tenait pas seulement à cette grande charité chrétienne qui servait à faire le plus beau des miracles : on lui attribuait encore le don de prophétie, celui de clairvoyance et celui des miracles, qui consistent à guérir les malades et à ressusciter les morts.

Nous ne répéterons pas tout ce qui s'est dit à ce sujet dans le peuple, voire dans les classes élevées de la société, où l'on appelait souvent Dom Bosco pour bénir et guérir un enfant mourant. Le saint prêtre résistait à ces appels. Il disait que Dieu seul, et les médecins quelquefois, avaient le pouvoir de guérir ; mais en fin de compte, il cédait, parce que le voyage profitait, en définitive, si ce n'est au malade, du moins à ses enfants recueillis.

Au début de sa carrière, Dom Bosco fit un autre genre de miracle, celui-là incontestable et de plus prodigieux : il obtint de Rattazzi, alors ministre, qu'on lui confiât, pour un jour entier, les deux cents jeunes détenus de la prison de Turin.

— Mais, dit le ministre, je vous donnerai, dans ce cas, deux cents gendarmes.

— Je n'en veux aucun, répondit Dom Bosco, et je répons de tous, à moi seul.

On le laissa faire, tant cet homme, extraordinaire dans toutes ses allures, inspirait déjà une confiance sans borne.

Au jour dit, il partit avec les jeunes détenus, sans gardiens, sans gendarmes, les emmena au parc royal de Stupinigi, les catéchisa, les fit manger et s'amuser, et le soir il les ramenait, tous en rang, à la prison, pas un ne manquait, pas un dégât n'avait été commis par eux.

Telle était l'influence qu'il exerçait autour de lui que, sur les huit cents enfants qu'il élevait dans la maison principale, aucun ne fut jamais puni par lui, et ne lui résista un instant : tous se seraient fait tuer pour lui.

Mais les hommes ne lui résistaient pas plus que les

enfants. Dom Bosco rentrait souvent à la nuit à sa maison du Valdocco, et l'on savait qu'il y rentrait parfois les poches bien garnies ; un homme l'attend dans une rue déserte de ce bas quartier, et lui demande la bourse ou la vie.

Dom Bosco lui dit qu'effectivement il a de l'or, qu'il est facile de le lui prendre ; mais que des enfants du peuple attendent leur pain et que cet or va les faire vivre. Peu à peu il raisonne son voleur, lui fait honte de son crime, lui demande ses antécédents, s'intéresse à lui, le convertit, et finalement le voilà qui s'assoit sur une borne, fait mettre le malandrin à genoux dans la boue, et le confesse là, tout bonnement dans la rue, le renvoie repentant et s'en va.

C'était bien un saint Vincent de Paul que cet homme extraordinaire, et son œuvre lui survivra toujours, parce qu'elle émane de ce qui est l'essence de la religion : la charité.

UNE VISITE A DOM BOSCO

(*La Vérité*)

Nous trouvons dans le *Bulletin Salésien* de février 1888 l'article suivant que tous ceux qui s'intéressent aux questions ouvrières liront avec intérêt :

Un industriel, ami de la *Gazette de Liège*, aussi parfaitement au courant des choses professionnelles que des œuvres ouvrières, nous adresse d'Italie ces détails sur une visite rendue à Dom Bosco et à son principal établissement de Turin, à la veille même du jour où la santé du fondateur des Salésiens se trouva si compromise :

Florence, le 25 décembre 1887.

CHER MONSIEUR,

Sachant que bon nombre de vos lecteurs s'intéressent vivement aux œuvres ouvrières, je ne puis résister au plaisir de narrer la visite que je viens de faire au célèbre institut de D. Bosco à Turin.

I

J'avoue qu'en franchissant le seuil je n'étais pas exempt de certaines préventions. Je m'étais imaginé, je ne sais trop pourquoi,—peut-être parce que j'avais entendu répéter souvent que Dom Bosco était un très saint homme,—que j'allais voir un couvent bien pieux et bien calme, une espèce d'oasis chrétienne dont les heureux habitants soigneusement préservés des vents brûlants du dehors, sortaient mal préparés aux âpres luttes de la vie.

Reçu avec la plus affable courtoisie, on me donna pour cicerone un jeune Père français, qui me fit les honneurs de l'établissement d'une manière aussi intéressante qu'aimable.

Dès mes premiers pas dans les ateliers je dus reconnaître que je m'étais absolument trompé. Je me trouvais en effet dans une école industrielle organisée d'une manière extrêmement pratique et intelligente. Rien sans doute ne rappelait ces exploitations modèles, qui sont souvent des modèles d'exploitation de deniers publics. L'indispensable façade monumentale faisait absolument défaut. Pas de tenue d'uniforme, pas de boutons, pas même de casquettes galonnées, aucune réminiscence de caserne. A y regarder de près je crois même que certaines culottes étaient un peu bien spacieuses et d'autres un tantinet trop courtes pour pouvoir être considérées comme la chose du premier occupant.

Mais la tenue générale était parfaitement décente.

Quant aux salles de travail, on n'avait sans doute pas pu puiser à pleines mains l'argent des contribuables ou des actionnaires pour l'enfourir dans les briques et le mortier et faire grand, mais l'ensemble avait ce caractère pratique des usines bien administrées qui se sont graduellement développées et où l'on a fait ses affaires.

Il y avait là des ateliers de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers, de forgerons, de boulangers et enfin de typographes au grand complet y compris la fonte des caractères, la reliure, etc. L'institut possède même à Mathi une grande papeterie pour alimenter sa consommation de papier. Trois machines à gaz de 10 chevaux chacune fournissent la force motrice aux presses et aux innombrables machines-outils. Tout cela est parfaitement agencé. Ainsi des réchauds à gaz sont disposés partout où l'on a besoin du feu, la boulangerie a un pétrin mécanique et l'immense four à cuire le pain sert en même temps de calorifère, la chaleur perdue chauffant l'église. J'ai vivement regretté que le peu de temps dont je pouvais disposer ne me permit pas d'examiner avec plus de détails toutes ces installations.

Tout en visitant ces vastes et nombreux ateliers je ne pus m'empêcher de témoigner, à mon obligeant cicerone, ma surprise de me trouver dans une véritable usine, et non pas seulement dans un pieux asile. Il se mit à rire de bon cœur et me répondit : " L'ambition de notre institut n'est pas du tout de former des dévôts, mais simplement de bons et solides chrétiens et des ouvriers capables et satisfaits de leur sort. Nous cherchons certainement avant tout le salut de l'âme de ces jeunes gens, mais nous poursuivons en même temps un but social. "

Je le priai, ainsi qu'un de ses compatriotes qui s'était joint à nous, de me donner quelques détails sur les moyens employés pour atteindre les résultats merveilleux dont j'étais témoin. J'appris de ces messieurs que le principe fondamental de l'œuvre de Dom Bosco était l'absence de toute contrainte. Ainsi, bien que le règlement conseille aux jeunes gens de s'approcher tous les mois des Sacrements, on les laisse libres d'observer ou non cette recommandation. Ils peuvent quitter l'institut s'ils ne s'y plaisent pas et bien rares sont les désertions.

La discipline qui me semblait bien difficile à faire observer dans un milieu où les éléments d'insubordination abondent, est maintenue admirablement sans aucun moyen de rigueur, uniquement par l'influence religieuse et l'autorité morale.

Les apprentis sont au nombre d'environ 350. On les admet dès l'âge de 11 à 12 ans et d'ordinaire ils ont terminé leur apprentissage vers 17 ans. Ils quittent alors la maison pour s'engager comme ouvriers et conservent en général les meilleures relations avec leurs anciens maîtres. Un certain nombre y restent jusqu'à l'époque de la conscription ou de leur mariage. D'autres encore ne veulent plus s'en éloigner et forment une espèce de tiers-ordre.

Le prix de la pension est au maximum de 15 fr. par mois, mais il diminue au fur et à mesure que le travail fourni est plus productif.

Du reste, un quart au plus des apprentis paie cette modique rétribution ; les autres sont des orphelins, abandonnés de leurs parents ou recueillis à leur demande. A ma question : les jeunes gens condamnés à être enfermés dans une maison de correction sont-ils également admis ? il me fut répondu négativement parce que cela était contraire au principe de liberté qui régit l'institution.

Les jeunes gens reçoivent quatre sous pour leur dimanche, mais à leur sortie on leur remet comme pécule le tiers de leurs salaires, ce qui équivaut en moyenne à fr. 150 *par an*. Voilà réalisé, sous sa forme la plus pratique, ce rêve si caressé par nos économistes modernes de la participation de l'ouvrier aux bénéfices !

La durée du travail est au maximum de 9 heures par jour. A côté de l'enseignement professionnel les jeunes gens reçoivent tous les jours des leçons de religion, de dessin, de commerce, de français, plus une bonne instruction primaire. L'enseignement technique est donné en général par d'anciens élèves appelés *Capi d'arte*. Les Pères, dont chacun surveille un atelier, n'ont à intervenir en rien dans cet enseignement.

J'allais oublier de dire qu'à côté de l'école industrielle, il y a un pensionnat comptant environ 400 élèves, qui suivent un cours complet d'études classiques. C'est une espèce de petit séminaire puisqu'un quart environ de ces jeunes gens entrent dans la Congrégation ou dans les ordres. La pension n'est que de 20 francs par mois, mais les trois quarts ne paient rien. En tout la maison compte environ un millier

de personnes. On comprend sans peine à quelles charges un établissement aussi considérable doit faire face, et l'on se demande comment il peut se soutenir. Sans doute la charité y pourvoit en partie, mais cependant l'organisation de l'œuvre est si intelligente et son administration si soigneuse, qu'elle vit, pour une bonne part, de ses propres ressources. Les ateliers sont en général bien pourvus de travail et l'atelier de typographie en particulier avec ses annexes, a d'ordinaire, m'a-t-on dit, sa production engagée pour quinze mois à l'avance.

J'ai visité des établissements industriels de tout genre un peu dans tous les pays et jamais, je dois le dire, je n'ai rencontré d'ouvriers qui m'aient fait une meilleure impression que ces jeunes gens.

Ils travaillent avec toute l'ardeur de leur âge et de leur race, en même temps qu'avec un calme joyeux et beaucoup de dextérité. On voyait qu'ils avaient le cœur à l'ouvrage. J'ai remarqué notamment dans l'atelier des forgerons un jeune homme qui maniait son marteau avec tant de bonheur que je regrettais vivement de n'être pas artiste : je n'aurais pas voulu de meilleur modèle pour un *Vulcano infante*.

Je me suis surtout arrêté dans l'atelier de typographie. Dieu me garde de chercher querelle aux typographes de certains journaux belges, mais je n'ai pu m'empêcher de penser que sous quelques rapports leurs jeunes confrères de Turin pourraient leur rendre des points.

Et quelles bonnes récréations tout ce petit monde de travailleurs prenait, la besogne consciencieusement achevée ! Quelles joyeuses parties de balles, quelles courses animées ! Les bons Pères retroussant leurs soutanes s'y mêlaient avec entrain, on eût dit les frères aînés d'une famille. Tout cela se passait avec une grande liberté d'allures et cependant rien de désordonné. Ces enfants du peuple n'auraient été déplacés dans n'importe quel collège. De temps en temps, l'un ou l'autre s'échappait des jeux bruyants pour aller dire une courte prière dans l'église attenante à la cour et il était vraiment touchant de voir avec quelle ferveur ils accomplissaient cet acte de dévotion spontanée.

Impossible de n'être pas frappé de la bonne tenue que les excellents Pères Salésiens ont su donner à ces enfants ramassés un peu partout. Ils ont réussi à leur ôter jusqu'à ce penchant inné des Italiens pour la *bonne main*. Détail assez caractéristique, ayant fait quelques emplettes à la librairie tenue avec un sérieux et un zèle tout à fait amusant par trois jeunes gens d'une quinze d'années, j'eus beaucoup de peine à leur faire accepter pour la boîte du dimanche quelques sous qu'ils voulaient absolument me rendre.

Je ne saurais vous dire à quel point les relations entre les jeunes gens et leurs maîtres sont en même temps respectueuses, confiantes et cordiales ; c'est vraiment quelque chose de paternel. Ils paraissent du reste très fiers de leurs excellents Pères. Ain si ayant demandé au gamin qui m'introduisait (car l'huissier solennel fait complètement défaut) si le Supérieur parlait aussi le français, il me répondit avec une pointe de vanité tout à fait gentile : Je crois bien : il parle *tutte le lingue*.

En voyant ces jeunes gens si heureux, si bien préparés à devenir des membres utiles de la grande famille humaine, je me demandais combien d'entre eux, sans cette admirable institution, ne seraient pas devenus la proie du vice et du crime et n'auraient pas été grossir les rangs déjà si nombreux de ces révoltés *qui trouvent que leur part est mal faite et qu'il faut la refaire*.

La foule stupide et blasée n'a pour les humbles religieux qui se dévouent corps et âme à cette œuvre sublime de régénération qu'indifférence, mépris et injustice, alors que cette même foule couvre d'or et d'applaudissements les littérateurs qui corrompent les intelligences et les cœurs en fouillant les bas-fonds du peuple pour en étaler cyniquement toutes les turpitudes dans leurs immondes écrits. Ma pensée se reportait vers ces moines qui, il y a treize siècles, sauvèrent l'humanité, alors que toute trace de culture semblait submergée par les flots sanglants des invasions barbares.

Les abbayes des Gaules et de la Germanie civilisèrent nos pères par la prière et le travail comme Dom Bosco le fait pour ces sauvages de nos grandes cités modernes, dont la commune de Paris nous a dévoilé les féroces instincts.

permis de se demander si les rudes enfants des forêts n'étaient pas moins réfractaires aux influences moralisatrices que les pâles voyous de nos capitales.

Ora et labora, telle fut partout et toujours la devise de la foi et de la charité chrétienne. Oui l'Eglise, pour les déshérités du siècle surtout, est une mère et une mère toujours jeune et toujours féconde.....

II

On conçoit combien j'étais désireux d'être admis à l'honneur de voir Dom Bosco, qui voulut bien me recevoir, grâce à une haute et bienveillante recommandation.

Pour arriver jusqu'à lui j'eus à gravir d'innombrables escaliers et là sous les combles j'entrai dans une très modeste chambre. J'y remarquai, toutefois, deux magnifiques tableaux à la plume, qui attestent que si l'institut a pour but de former des artisans on y rencontre aussi des artistes. Je me trouvais en présence des principaux collaborateurs du fondateur, l'un, le révérend Dom Rua, son vicaire-général, et l'autre, le révérend Dom Durando, son assistant. Le premier jeune encore, dans lequel on reconnaît de prime abord l'homme d'action, le second dont la figure ascétique rappelle singulièrement les traits émaciés de Saint-Vincent de Paul. Comme l'antichambre était pleine de visiteurs où se confondaient toutes les classes de la société, Dom Durando eut l'obligeance de me faire passer dans sa cellule. En y pénétrant je fus tout à fait saisi de voir un pareil dénuement. Bien des pauvres sont mieux logés et mieux meublés que cet éminent religieux et je me dis à part moi que l'état-major salésien se contentait pour logis d'un corps de garde. L'expression est peu révérencieuse sans doute, mais c'est l'impression qui me vint à l'instant même. Et voilà comment vivent les chefs de ces communautés religieuses, dont les richesses fabuleuses et l'avidité légendaire fournissent un thème inépuisable aux déclamateurs des parlements ou des cabarets. Plus laborieux que des manouvriers, plus pauvres que les pauvres eux-mêmes, ils peuvent répéter cette parole de l'apôtre : " De l'or et de l'argent je n'en n'ai pas, mais ce que j'ai je te le donne : Lève-toi et marche ! "

Enfin j'allais avoir le bonheur de pouvoir aborder Dom Bosco. Le cœur me battait un peu, plus qu'en approchant des puissances du monde, en pensant que j'allais me trouver en présence d'un de ces hommes que Dieu se plaît à susciter à certains moments pour montrer ce que sont et ce que peuvent les saints.

La sainteté—que de gens éclairés que ce mot fait sourire ! cependant, même au point de vue humain, les saints ont joué un rôle immense dans la vie des peuples. Qui oserait dire, par exemple, que l'influence *sociale* d'un Saint-Vincent-de-Paul n'a pas été autrement profonde, autrement durable et surtout autrement heureuse que celle d'un Richelieu ou d'un Mazarin ? Qui oserait dire que l'initiative providentielle de Dom Bosco dans cette épineuse question ouvrière, si elle vient à se généraliser, n'apportera pas des solutions inespérées ?

Tout en faisant ces réflexions, mon tour d'entrer arriva. Je jetai un rapide coup d'œil dans la chambre aussi pauvrement, aussi misérablement meublée devrais-je dire, que possible, et j'aperçus avec émotion un vénérable vieillard, assis sur un canapé usé, courbé par l'âge et les labeurs d'un long apostolat.

Ses forces défaillantes ne lui permettaient plus même de se tenir debout, mais il releva la tête qu'il tenait inclinée et je pus voir ses yeux un peu voilés, mais pleins encore d'une intelligente bonté. Dom Bosco parle parfaitement le français, sa voix était lente et marquait un certain effort, mais il s'exprimait avec une remarquable netteté. Je trouvai chez lui un accueil d'une simplicité chrétienne, à la fois digne et cordiale. Ce qui me toucha bien profondément ce fut de rencontrer chez un vieillard presque moribond et sans cesse assailli de visiteurs, un intérêt aussi sympathique, aussi vrai pour ceux qui l'approchent. En quels termes émus il me parla de l'évêque de Liège et de son zèle ardent pour les œuvres ouvrières. Chez Dom Bosco l'épée a usé le fourreau, mais quelle force d'âme encore dans ce corps débile ! Avec quels accents d'intime regret il déplorait que sa faiblesse ne lui permit plus de se dévouer activement à la direction de ces innombrables œuvres ! Et cependant qui plus que lui !

droit d'entonner avec confiance le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum in pace ?* La discrétion m'obligeait malheureusement à abrégér beaucoup plus que je ne l'aurais désiré cette émouvante entrevue avec un homme que Dieu a visiblement marqué de son sceau et qui dans peu de jours peut-être ira recevoir ces magnifiques récompenses promises à ceux qui ont combattu le bon combat !

Permettez-moi de recommander instamment à ceux de vos lecteurs qui se rendent en Italie la visite de l'Institut de la via Cottolengo. Ils en sortiront émus, ravis et songeurs et se répèteront avec une intime conviction : Là est la vérité, là est la vie, là est la solution de ces formidables questions sociales que le sphinx du XIXe siècle pose aux hommes d'Etat et aux penseurs,—car il est écrit : “ Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné comme par surcroît. ”

J. B.

**Lettres de divers missionnaires Oblats à Sa Grandeur Mgr
I. Clut, O. M. I., évêque d'Arindèle.**

(La Semaine Religieuse de Montréal.)

Saint-Raphaël, 27 septembre 1887.

Monseigneur et Vénéré Père,

Nous avons reçu, le 14 courant, la lettre trop courte, de Votre Grandeur, de Rome même, où nous vous ignorions ; j'aime à penser que Votre Grandeur aura reçu, en son temps, la lettre que je lui ai adressée du Fort Simpson. Dans cette lettre, j'ai dû donner un sommaire de notre hiver, je n'y reviens pas.

Depuis j'ai visité Notre-Dame du Sacré-Cœur au Fort Wrighley, j'ai fait du bien huit jours durant. J'ai séjourné au Sacré-Cœur de Jésus, au Fort Simpson, à trois reprises différentes.

Comme autrefois les apôtres, de retour de leur mission, je me félicitais en envoyant à Dieu toute la gloire, non d'avoir

opéré des miracles, mais d'avoir fait quelque bien, confirmé les solides, fortifié des faibles, remis des délinquants sur le chemin du ciel, et reçu quelques abjurations, en un mot, je remontais heureux, quoique un peu souffrant.

Hélas ! en arrivant, quel serrement de cœur de voir un tas de charbon là où deux mois auparavant j'avais aidé à élever une jolie et solide bâtisse dont nous avions grand besoin, qui nous avait tant coûté ! Je me dirige vers notre chapelle, grâce à Dieu, debout et intacte, et là, offrant au divin Maître mon acte de résignation, je le remerciai de nous avoir conservé son humble demeure. J'étais inconsolable. Dès le lendemain, je donnais mon concours au rév. Père Lecomte et au frère Marc pour achever de démolir notre vieille maison devenue inhabitable, et avec ces quelques débris, à moitié pourris, nous commençâmes une allonge à la petite maison de 14 pieds qu'habitait jadis notre Johny. C'est de là que j'ai l'honneur de vous tracer ces quelques lignes.

Le 11 juillet, dans l'après-midi, le Rév. Père Lecomte quitte la maison neuve où il travaillait, mais il y laisse une chaudière contenant de la braise pour boucaner (ou fumer) contre les maringouins (cousins), et dans son inexpérience, disons sa grande imprudence, il avait gardé toutes les ripes, soit disant, pour combler les vides entre les lambourdes. De là le feu ; en moins de deux heures, me dit-il, tout était fini.

Avec la maison, ont été brûlés nos outils et bien d'autres articles et un baril de clous rendus inserviables ; quelle perte ! et puis, nous étions dehors.

Le 15 septembre, le Rév. P. Lecomte est monté à sa mission de Saint-Paul, au Fort Nelson, où il a trois familles catholiques : Boniface Lanoix, Louis Lanoix et Jacob Mackay. Ce dernier en passant ici avait six enfants malades de la coqueluche, il en laissa un ici à son beau-frère, J. R. Hoop. Deux jours après, celui-ci, devant aller résider au Lac de pêche avec sa femme, et le petit garçon malade étant hors d'état de les suivre, le commis du Fort lui dit : Cet enfant a une maladie contagieuse, il ne restera pas ici, envoyez-le au Père. Alors on me supplia de prendre l'enfant, qui depuis exige de ma part tous les soins qu'une mère

dévouée pourrait donner à son enfant malade. Sa maladie me contraignait de le sortir vingt fois le jour et encore plus souvent la nuit ; ajoutons à cela, qu'il n'y avait pas même une femme pour laver son linge, ce qu'il m'a fallu faire moi-même.

Que le bon Dieu me prenne en pitié et daigne me tenir compte du soin que je prodigue à ce souffreteux.

S'il vous plaît, Monseigneur, un " Memento " quand vous ferez votre pèlerinage au Vœu National ; n'oubliez pas les âmes confiées à nos soins ici et au Sacré-Cœur de Jésus (Fort Simpson) et à Notre-Dame du Sacré-Cœur (Fort Wrighley.)

En esprit à vos genoux, je vous prie, Monseigneur, de me bénir et de demander à Dieu de rétablir ma santé délabrée.

De votre Grandeur,

le fils soumis et dévoué,

DE KÉRANGUÉ, Ptre, O. M. I.

Mission Saint-Joseph, 8 décembre 1887.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Depuis la lettre que Votre Grandeur n'a fait l'honneur de m'écrire de Montréal, à laquelle j'ai répondu par le courrier suivant je n'ai reçu que bien indirectement des nouvelles de l'état de votre santé. Monsieur Gaudet nous a dit que Votre Grandeur était toujours aussi souffrante ; que l'amélioration n'était pas sensible, et que, malgré cela, vous désiriez revenir au milieu de nous, le printemps prochain. Dieu le veuille ! Veuille-t-il aussi vous rendre une santé si précieuse, et faire cesser ce long martyre contracté aux misères, aux fatigues, aux privations de tous genres de votre vie de missionnaire ! Si Dieu exauce mes pauvres prières, bien vite nous aurons le bonheur de vous posséder au milieu de nous, pour nous diriger nous consoler et nous bénir.

L'hiver dernier, depuis la fin d'août jusqu'au mois de juin de la présente année, je me suis trouvé à Saint-Isidore, avec le bon frère Josseau. L'hiver a été bien mauvais pour nos pauvres Indiens. La famine s'est fait sentir d'une manière

terrible, comme je l'ai raconté à Votre Grandeur dans ma précédente lettre. Cette année s'annonce mieux, déjà le renne abonde un peu partout.

Je vais surprendre Votre Grandeur en lui disant que je suis allé voir Monseigneur Faraud. C'était pour fêter les noces d'argent de son épiscopat. Nous sommes arrivés en retard. Nous allions pour fêter et on nous a fêtés. Le Rév. Père Pascal et le frère Rousset étaient avec moi. Si nous avons été heureux, nous, de voir Monseigneur, Sa Grandeur semblait encore plus heureuse que nous de revoir ses enfants ! Elle nous a retenus longtemps à Notre-Dame des Victoires. Cependant j'ai été le privilégié. Monseigneur m'a gardé jusqu'au 18 août, tant pour aider le Rév. Père Grouard à l'impression du nouveau livre montagnais, que pour m'apprendre l'imprimerie, pour remplacer, au besoin, le Rév. Père Grouard. Ce bon Père voulait me garder tout l'hiver ; mais je n'ai pas cru pouvoir accéder à son désir, le Rév. Père Dupire étant seul depuis longtemps à Saint-Joseph. Quand je suis arrivé au grand Lac des Esclaves, le R. P. Dupire n'y était pas ; il était allé avec la berge de la Compagnie au Fond du Lac pour les sauvages et les vivres. Il a été pris par les glaces dans les Iles à deux jours d'ici. Il est de retour depuis trois semaines. Saint-Isidore est toujours ce qu'il était, un poste visité seulement pour le temps de la mission du printemps. Que c'est regrettable ! surtout depuis que les traiteurs envahissent le pays et rentrent de la boisson. Il y en a au Lac-le-Bœuf, au grand Lac des Esclaves, au Fort Smith, à Athabaska. C'est une nuée. Que Dieu garde nos Indiens toujours bons et fervents et nous donne des aides.

Monseigneur Faraud pense quitter, sous peu, le Lac-la-Biche. Un chemin de fer se faisant de Calgary au Landing Tawatina, nos colis passeront par là, et seront confiés à la Compagnie. De là on construit un vapeur qui ira jusqu'au grand rapide de la rivière Athabaska. Les rapides sur cette rivière vont être rendus moins dangereux. Des hommes en ont pris l'entreprise. C'est du progrès pour le pays. C'est bien, si ce progrès ne vient pas gêner nos sauvages.

Enhardi par l'excessive bonté de Votre Grandeur à mon

égard, me suppliant presque de lui faire savoir ce dont je croyais avoir besoin, je m'étais permis d'avancer la demande d'un harmonium pour Saint-Isidore qui aura une grande et belle chapelle, puisque le frère Ancel doit y venir, après les travaux d'Athabaska. C'est la volonté de Monseigneur Faraud.

Quelques modèles de dessins, figures, arabesques, fresques. Une bonne méthode (principes) d'harmonium. Assez, ma cupidité m'égare.

En montant au Lac-la-Biche, j'ai reçu la bien pénible nouvelle de la mort de la bonne Sœur Geneviève. C'était ma providence; au ciel elle le sera encore, j'espère.

A Limoges, chez les Sœurs de l'Espérance, place Jourdan, j'ai une cousine qui est bien dévouée pour moi, ainsi que sa supérieure. Si Votre Grandeur avait occasion de passer en cette ville, qu'elles seraient honorées de sa visite ! Daignez pardonner ma liberté, Monseigneur, et bénir votre enfant dévoué et reconnaissant en J. M.

C. JOUSSARD, O. M. I.

Mission Saint-Joseph, 12 décembre 1887.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Vous devez vous étonner de ne pas recevoir de mes lettres, et cela se comprend. Voilà près de 15 mois, depuis le passage de Votre Grandeur à Saint-Joseph. Depuis lors, bien des occasions d'écrire se sont offertes et si je n'en ai pas profité, c'est que, l'hiver dernier, je ne savais où vous adresser ma lettre, et, depuis le printemps jusqu'aujourd'hui, j'ai été tellement occupé que j'ai été dans l'impossibilité d'écrire à qui que ce fût. Votre Grandeur voudra donc m'excuser si je viens un peu tard lui donner des nouvelles de la mission Saint-Joseph. Rien de particulier pour l'hiver dernier; au spirituel et au temporel, tout a marché, sinon à souhait, du moins d'une manière satisfaisante. Le bon P. Joussard a passé l'hiver à Saint-Isidore avec le frère Jossau. Le R. Père a dû vous dire tout ce qui regarde sa mission, je n'ai pas à en parler ici; quant à moi, je suis resté à St. Joseph,

exerçant mon zèle, en compagnie du frère Larue, qui a reçu son obédience pour cette mission. Dès la débâcle des glaces, juste au moment où je me disposais à répondre à la lettre que Votre Grandeur a pris la peine de m'écrire de Montréal, tous les Indiens qui, en mars et en avril, s'étaient succédé à ma mission, et partant m'avaient très occupé, me revinrent presque affolés de peur et m'ont littéralement assiégé durant deux mois et demi. Votre Grandeur sait qu'il faut peu de chose pour effaroucher les *braves* enfants de la forêt : cette fois, le sujet de leur crainte était la coqueluche qui malmenait fort les enfants. Les Indiens s'imaginaient que c'en était fait de leur nation, comme ils disent avec orgueil, en parlant de leur *belle race*, et de fait ils mouraient de peur. Tout d'abord je pensais qu'ils en seraient quittes pour la peur, mais en moins de quinze jours, quatorze enfants ont succombé. Alors, sans doute, si nos chers Peaux-Rouges avaient eu le pouvoir qu'ils croient bien sérieusement qu'avaient leurs ancêtres de se transformer, à leur gré, en quadrupèdes, chacun d'eux se fût empressé de prendre quatre pattes et la peau la plus estimée ou affectionnée des Montagnais. Enfin, quand il a plu au bon Dieu, la maladie a cessé et la mort n'a plus fauché. Alors nos Indiens sont redevenus braves, et les mères n'ont pas voulu faire comme Rachel, être inconsolables : dès qu'elles ont cessé de craindre pour elles-mêmes, elles ont séché leurs larmes. Du reste, les Traiteurs libres venaient de faire leur apparition au grand Lac des Esclaves, les Indiens pouvaient-ils penser à autre chose ? Oh ! les Traiteurs libres, c'est un mot magique pour les Indiens ! Votre Grandeur le sait. Nos naïfs Montagnais avaient la simplicité de croire que l'arrivée des Traiteurs dans le Nord devait être pour tous le commencement d'une ère nouvelle, ère de prospérité et de bonheur, à vrai dire, que l'âge d'or allait commencer pour les enfants des bois. Aussi, depuis nombre d'années, toute la race Peaux-Rouges, haletant d'espérance et de gourmandise, attendait les Traiteurs. L'espèce soit disant charitable et si ardemment désirée des Traiteurs ou marchands libres est enfin arrivée au mois d'août de l'année 1887, et ces messieurs n'ont rien de plus pressé que de déballer et étaler sous les yeux des Indiens leurs charges

d'étoffes et effets de tous genres. Mais hélas ! la compagnie de la Baie d'Hudson avait déjà reçu toutes les pelleteries ; les Indiens se trouvaient les mains vides ; aussi, nouveaux venus et Montagnais se sont tout bonnement regardés, ces derniers brûlant d'envie, les premiers froids d'indifférence et jetant à peine de temps en temps un regard dédaigneux aux sauvages qui n'avaient rien à leur offrir.

En fin de compte, les Indiens, tout simples qu'ils sont, n'ont pas été sans comprendre que les chercheurs d'or, quelle que soit la mine qu'ils exploitent, veulent de l'or, ne veulent que de l'or et ne s'inquiètent nullement du bonheur, même exclusivement temporel, de la pauvre humanité, sous quelque climat et dans quelque état qu'on la trouve. Pour mon compte, je suis convaincu que ces chercheurs de fortune, dits traiteurs, qui, pour la plupart, n'ont de religion que celle de l'or et de leur ventre, sans être d'aucune utilité pour nos Indiens, ne peuvent que les rendre malhonnêtes et partant plus malheureux. Aussi j'approuvai hautement, lorsque mes ouailles, honteuses comme des renards qu'une poule aurait pris, ils me disaient avec dépit : Les *Bes tchoc* (les grands couteaux). L'appellation précédente est le nom sous lequel nos Indiens du Nord désignent les Américains et en général tous les étrangers, à l'exception des Français qu'ils appellent Baulay, c'est-à-dire, ceux pour lesquels la terre a été faite, et les Anglais auxquels ils donnent le nom de *Thè Ottinè*, c'est-à-dire, habitants des maisons de pierres. " Les " grands couteaux " ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux, ils ne cherchent qu'à nous jouer, aussi nous leur souhaitons bon voyage et sans retour..."

Le 18 août, les Indiens se sont enfin décidés à partir pour leur chasse d'été. Pour moi, libre de ce côté, j'ai été contraint de me livrer tout entier aux travaux manuels. Notre maison était recouverte seulement de planches à déclin ; l'été, il y pleuvait comme dehors, et l'hiver, on y gelait, il était nécessaire de la réparer ; se procurer des planches était chose difficile et il eût fallu attendre trop longtemps. Nous nous sommes arrêtés au parti d'appliquer sur la couverture en planche une bonne couche de chaux, mêlée de sable ; mais nouvel embarras ! Dans ce charmant pays, quand on veut de

la chaux, il faut la fabriquer soi-même. Je me suis donc mis, de concert avec le frère, mon seul compagnon, à charrier quantité de pierres à chaux, de sable et de bois, et la chaux cuite, j'ai servi de manœuvre au frère devenu maçon. Nous avons à peine terminé notre ouvrage qu'une grosse pluie est venue le détruire en grande partie. Sans trop faire la grimace, nous nous sommes remis à l'œuvre avec une nouvelle ardeur et avec du temps et de la patience nous avons fini par rendre notre maison, sinon très confortable, au moins habitable. La maison achevée, j'ai dû m'occuper de la cuisine et de tout le train de la maison, le frère employant tout son temps à faire la pêche. Dans les derniers jours de septembre, quelques Indiens arrivèrent du Fond du Lac *Trra-tcherrè*, ramenant une berge chargée de viande pour la compagnie. L'été, les rennes avaient été nombreux. Les Indiens en avaient fait un vrai carnage. Une grande abondance régnait au camp. C'était le temps heureux où nos bons Montagnais, au lieu de faire une cache dans le bois, la font dans leur estomac, quel plaisir ! Mes ouailles m'invitaient à profiter de la berge retournant au Fond du Lac, pour les aller voir sur leurs terres de chasse. Nous étions à la veille des glaces, les voyages ne pouvaient manquer d'être pénibles, je ne l'ignorais pas ; mais quand il y a la perspective de pouvoir faire du bien aux âmes, le missionnaire oblat peut-il hésiter ? J'embarquai donc joyeux à la garde de Dieu le 31 septembre. Je ne vous raconterai pas, Monseigneur et Révérendissime Père, toutes les péripéties de mon voyage, qui a été long, pénible et périlleux. Je vais me contenter de vous en signaler, à la course, quelques particularités.

La place où je me suis rendu, appelée *Trra tcherrè*, n'avait jamais été visitée par aucun missionnaire. Ceux d'entre eux qui, de ce côté, avaient dirigé leur course le plus loin, s'étaient arrêtés au fort de la compagnie dit *Trralzelè-Runcc*, et il y a cinq ans, j'eus l'avantage d'accompagner Votre Grandeur jusqu'à ce poste.

Les Indiens de *Trra tcherrè* forment une réunion de rôdeurs, appartenant un peu à toutes les tribus du Vicariat Athabaska-Mackenzie, et partant ne sont pas les meilleurs. Au fond, ils ne sont pas méchants, mais ils sont ignorants et

grossiers, vivant toujours loin du missionnaire. C'est le désir de les instruire un peu qui m'a fait entreprendre le voyage de Saint Joseph à *Trra tcherrè*. Dès le lendemain du départ, la neige tombait à gros flocons : c'était l'hiver ! Depuis lors, nous n'avons plus revu la terre.

Votre Grandeur connaît très bien le pays jusqu'au poste de la compagnie improprement dit Fond du Lac, inutile d'en parler. A partir de cet endroit, le lac va en se rétrécissant : on dirait un grand fleuve, s'il était moins agité. Les abords du lac sont d'un accès difficile, vu les énormes rochers qui bordent les rives, s'avancant assez loin dans l'eau. De loin en loin, on aperçoit quelques îlots de roches, seules places où la barque peut s'abriter en cas de tempêtes. A part ces îlots de granit, on ne rencontre sur tout le parcours qu'une grande île parsemée de saules et de petits trembles. Chaque jour du voyage, nous avons eu neige, vent, gros froids. Les rames étaient recouvertes d'une épaisse couche de glace, qu'il fallait à tout moment briser à coup de tête de hache. Quand nous arrivâmes à *Trra tcherrè*, la quatorzième journée de voyage, la couche de neige avait un pied et demi. Les rivières et les petits lacs formaient un pont de glace solide, sur lequel voyageurs et traîneaux pouvaient passer sans danger, le grand Lac seul était encore navigable. N'ayant qu'une tente de toile pour m'abriter, grelottant de froid (il y avait pour le moins 20 degrés centigrades), malgré mon désir d'en faire davantage, je dus me contenter d'entendre les confessions, de faire les baptêmes et de donner quelques bons avis aux brebis, hélas ! à demi galeuses, que, pour un bon nombre, je voyais pour la première fois. Je passai trois jours avec ces Indiens ; j'ai bien employé mon temps, et j'ai espoir que ma visite n'a pas été inutile aux pauvres Indiens. Ils m'ont du moins remercié et m'ont prié de revenir les voir. Je voudrais bien me rendre à leur désir, quelque dût être la peine ; je n'en tiendrais pas compte mais c'est si loin et si difficile de faire un tel voyage ! La veille de mon départ, il s'est donné un festin, suivi d'une danse montagnaise. Il va sans dire que j'ai dû être spectateur à l'une et *pic-assiette* à l'autre. Le festin, s'il faut l'appeler par ce nom, consistait en viande d'ours bouillie et quelques pots de farine dé mêlés dans de l'eau

bouillante : ceci, vous le savez, est ce qu'on appelle *rababo*. Certainement plus d'un chien de dame eut fait la grimace, s'il eût été obligé d'être de la fête. Moi, je vous l'avoue, Monseigneur et Révérendissime Père, j'ai joué des dents comme un vrai peau-rouge. La danse, c'est *quasi* un scandale d'en parler, mais veir un curé y assister ! qu'en pense Votre Grandeur ? Rien, j'en suis sûr, car elle est très innocente la danse de nos Indiens. Votre Grandeur n'a pas été sans avoir la tête rompue par les épouvantables hourras que poussent nos Montagnais, durant leur charivari, dit danse. Mais je ne sais si Elle en a été témoin. C'est si *joli* que je me permets de lui dire un mot de celle dont j'ai été un spectateur forcé. Votre Grandeur a vu souvent quelques nombreuses bandes de certains canards frappant ensemble l'air de leurs ailes en faisant entendre leur *coin-coin*, c'est juste cela. Les danseurs, en effet, comme par un mouvement électrique, étendent violemment les bras en pliant légèrement les jambes : les pieds remuent à peine. Tous ensemble ils poussent des cris féroces, et ces hurlements en chœur, nos Indiens, toujours *modestes*, les appellent le chant national.

Le 13 octobre, je quittai *Ta-tchecc*. Les vents nous étaient favorables. Nous voyageâmes à la voile 2 jours et une nuit et nous arrivâmes à une pointe dite Pointe de Roche, où les Montagnais devaient nous attendre ; et par mauvaise chance le bois était rare, il fallait l'aller chercher à deux milles et, de cette distance, le charrier à l'épaule jusqu'au campement. Les Indiens n'étaient pas au rendez-vous ; ils n'arrivèrent que le lendemain assez tard dans la nuit. Je me mis de suite à l'œuvre, c'est-à-dire que je fis les baptêmes et entendis les confessions. Je gelais réellement. J'y ai gagné un gros rhume qui m'a jeté à terre pour plusieurs jours. Le 24, nous continuâmes notre route vers Saint-Joseph, et Dieu soit béni ! nous arrivions sans trop grande misère en face de la place le 28 vers midi. Il nous fallut mettre à terre et rester prisonniers sur une petite île jusqu'à ce que les eaux du lac ne formassent plus qu'un pont de glace solide. A partir du 28 a commencé pour moi un nouveau genre de vie, la vie en loge avec les Indiens. Votre Grandeur sait ce qui en est de vivre parmi les sauvages. Elle connaît combien nos Montagnais

sont peu soigneux, sales, écœurants, et quel beau désordre on voit dans une loge : il n'est pas besoin d'en parler. Je me contente de vous dire, Monseigneur, que dans la loge où j'ai été, durant quatre semaines, j'ai eu l'avantage de faire une rude pénitence. Nous étions douze personnes, c'est assez dire qu'on se coudoyait ; mais ne parlons pas de l'intérieur de ce palais *peau-rouge* , laissons les dames faire la cuisine et taisons-nous, ne regardons pas non plus mon voisin de gauche, un bon vieux, qui n'arrêtait pas de faire la chasse dans sa chemise, et n'oubliait pas, quand il capturait quelque gros gibier, de m'en faire admirer les proportions, puis, sans sourciller, cassait d'un coup de dent les reins du *multi-pattes* pris en contravention. Que je fus surchargé de perles, Votre Grandeur le devine bien. Enfin si j'ai beaucoup souffert, je crois que c'est d'assez bon cœur que j'ai dit mon *fiat*, et si pour être utile aux âmes il me fallait en supporter davantage, je ne reculerais pas.

Le 18 novembre, je chaussais la raquette et prenais ma course vers Saint-Joseph. Le temps était à souhait : froid modéré, calme plat, ciel sans nuages, vrai soleil de printemps ; mais dans le Nord plus que partout ailleurs, il est vrai de dire avec le poète qu'ici-bas :

" Jamais un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes a garanti le lendemain."

Nous en avons fait une fois de plus l'expérience. Le 19, l'ouragan était épouvantable, le vent du nord, froid comme glace, soufflait en furieux, la *poudrerie* était terrible, on ne voyait rien sur le grand lac ; aussi les Indiens, tout habitués qu'ils sont à voyager par les temps les plus mauvais, s'écartèrent-ils du chemin, et quand vint la nuit, nous fûmes trop heureux de pouvoir nous réfugier sur une île de granit et de passer la nuit sans abri. Le 20, à notre réveil, nous nous trouvâmes aux trois quarts ensevelis sous la neige qui tombait encore épaisse. Nous délogeâmes au plus vite. Nous courions à toutes jambes sans trop savoir où nous allions. Après une course, à peine interrompue pour respirer, d'au moins 18 heures, nous arrivions à Saint Joseph où je dis du fond du cœur un gros *Deo gratias* ! J'ai déjà été bien long, je

ne veux pourtant pas finir ma lettre sans vous dire un mot de ma mission.

Tout d'abord, je m'empresse de vous dire que, Pères et Frères, nous jouissons d'une assez bonne santé, malgré le travail qui nous écrase. Nous vivons toujours dans le même *statu quo*, c'est-à-dire, pauvres comme Job et contents de notre sort. Au spirituel, les choses, sans aller mal, pourraient peut-être aller mieux. Depuis le mois de juillet un nouveau ministre, escorté d'un maître d'école, est venu tenter de faire ce que grâce à Dieu ses prédécesseurs n'ont pu faire, c'est-à-dire, coûte que coûte faire des prosélytes. J'ai bon espoir qu'il y perdra son temps et son argent ; jusqu'ici du moins il ne réussit qu'à se faire moquer. Tout dernièrement le maître d'école, qui se faisait fort de convertir tous nos catholiques au protestantisme, s'est mis en tête de venir me faire visite. Mal lui en prit, le pauvre homme. Le mauvais temps l'a surpris au retour. Cependant je lui avais charitablement conseillé de s'en retourner avant la nuit, mais il ne l'a pas fait. Alors en s'en retournant il s'est égaré et a passé la nuit sur le lac, et s'est gelé le nez et les oreilles. Aujourd'hui, il est à peu près guéri, mais il perdra probablement une de ses oreilles. Je doute qu'il se hasarde à me revenir...

Je l'ai dit plus haut à Votre Grandeur, nous avons actuellement une assez bonne maison. Il nous manque, hélas ! une chapelle ; le bon Dieu est trop mal logé, mais pour faire une chapelle les ressources nous manquent. Nous sommes pauvres à Saint-Joseph, si pauvres que Votre Grandeur, lors de son passage ici, me disait : que nous l'étions excessivement. Mgr Faraud fait ce qu'il peut pour nous venir en aide, mais son cœur est plus large que sa bourse, il ne peut suffire à tout. Je compte que Votre Grandeur, à son retour, ne nous oubliera pas ; Elle nous a déjà donné de nombreuses preuves de l'intérêt qu'Elle nous porte, nous voulons croire qu'Elle nous obl'igera d'ajouter à notre dette de reconnaissance. Je vais clore cette lettre un peu trop longue. En finissant, je me permets, Mgr et Révérendissime Père, de vous faire une demande pour ma mission. C'est un poêle de cuisine que je voudrais avoir. Il nous est absolument nécessaire. Faute d'en posséder, je perds un temps considérable pour faire la

cuisine, et quelle cuisine ! Si Votre Grandeur ne croit pas pouvoir nous faire ce présent, et j'avoue que je ne mérite en aucune façon cette faveur, je la prierais de vouloir bien nous en faire venir un quand même, et j'en tiendrais compte sur ma liste de demandes. Je vous serais bien reconnaissant aussi, si vous pouviez me procurer une montre.

Je me recommande, Monseigneur et Révérendissime Père, à vos bonnes prières et en vous priant d'excuser mon long verbiage,

Je me dis, en N. S., de Votre Grandeur, le très humble et dévoué,

L. DUPIRE, Ptre, O. M. I.

LA PRIERE DU SOIR EN FAMILLE.

(De la Petite Revue du Tiers-Ordre.)

La prière du soir *en famille* est une sainte pratique, qui jadis était en grand honneur et que les familles vraiment chrétiennes ont encore retenue. Il faudrait que toutes nos paroisses revinssent à cet usage si pieux, si salubre, qui sanctifie le foyer domestique et transforme chaque maison en un sanctuaire béni de Dieu.—Le récit qu'on va lire nous apprendra ce que l'on gagne à la *prière du soir en famille*.

J'aperçus une vieille femme qui s'épuisait à pousser devant elle une petite charrette. Le verglas rendait la tâche doublement laborieuse. Une neige épaisse rayait le gros châle de laine dans lequel elle était enveloppée. Elle haletait bruyamment, s'arrêtait de minute en minute, à bout de forces, puis redoublait de courage.

Je fus pris de pitié. Le souvenir de ma mère me traversa l'esprit, et, rejoignant la marchande qui venait de s'arrêter :

“—Hé ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

“—C'est la vérité, mon fils. Les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids. Mais le bon DIEU fait bien ce qu'il fait. Il n'abandonne pas les pauvres gens.”

Je lui demandai où elle allait ainsi.

Elle montra la *barrière* et voulut se remettre en marche. Je posai alors la main sur l'un des brancards.

“—Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin. Il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.”

Et, sans attendre sa réponse, je poussai la charette devant moi. La vieille femme ne fit aucune résistance. Elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés. J'appris alors qu'elle venait d'acheter, aux halles, une provision qu'elle devait revendre. Depuis trente années elle vivait de ce commerce, qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

“—Mais quand je les ai eu grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme. Deux sont morts à l'armée, et le troisième est prisonnier sur les pontons.

“—De sorte, m'écriai-je, que vous voilà toute seule, sans autre ressource que votre courage.

“—Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle, *le comptez-vous pour rien ?* Allez ! on a beau être vieille et misérable, l'idée que le Roi du ciel vous regarde, vous juge, et vous tient compte de tout, ça vous soutient. Quand j'ai trop de fatigue, et que mes pieds n'en veulent plus, eh bien ! je me mets à genoux. Je lui dis ce qui me chagrine, et quand je me relève j'ai le cœur plus léger. Vous êtes encore trop jeune pour sentir ça, un jour viendra où vous comprendrez pourquoi on apprend aux petits enfants à dire : *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Je ne répondis pas. Je sentis que la lumière était venue. En écoutant parler la vieille femme, mon cœur battait. Je la regardais boitant, la tête branlante, déjà courbée, et je m'étonnais de la trouver plus forte que moi.

C'était donc vrai que l'homme a besoin d'un autre point d'appui que les hommes, et que, pour se tenir solidement sur

cet échafaudage qui compose la vie, il faut une corde nouée dans le ciel.

Quand je quittai la marchande, elle me remercia. Mais, à vrai dire, c'est moi qui lui devais de la reconnaissance. En effet, elle avait réveillé des idées qui dormaient au fond de mon esprit.

J'arrivai au logis, tout occupé de ma rencontre. Ce soir-là, ma femme était bien triste. On soupa sans rien dire. L'enfant s'endormit. Puis on resta près du feu qui s'éteignait. L'heure du coucher venue, je pris la main de la chère femme, et l'attirant contre mon épaule :

“—Voilà, lui dis-je, trop longtemps que nous portons notre chagrin tout seuls. Demandons à Dieu d'en prendre sa part.”

Et je me mis à genoux.

Ma femme en fit autant sans rien dire. Je commençai alors à répéter toutes les prières que j'avais apprises dans mon enfance, et qui étaient restées, depuis, comme un dépôt, dans un coin de mon cœur. A mesure que les mots me revenaient à la mémoire, il me semblait leur trouver un sens que je n'avais jamais saisi. C'était une langue que je comprenais pour la première fois. Je ne puis dire si quelque chose de pareil se passait chez ma femme. Mais je l'entendis qui pleurait tout bas.

Quand je me relevai, elle m'embrassa en sanglotant.

“—Tu as eu une idée qui nous sauve, me dit-elle. Maintenant que tu m'as fait repenser à Dieu, je sens que je pourrai retrouver du courage.”

Et de fait, depuis ce jour, tout alla mieux au logis.

Nos cœurs étaient détendus.

La prière du soir nous était une espèce de repos et d'attendrissement.

Pauvre vieille femme ! Tandis qu'elle me racontait sa vie, elle ne se doutait guère du bien qu'elle allait me faire. Depuis je ne l'ai jamais revue. Mais plus d'une fois je l'ai bénie.

MISSIONS D'AFRIQUE.

Les *Missions d'Afrique* contiennent une description d'un village chrétien situé à la station du Kibanga dans le Tanganyka sous la direction des Pères missionnaires, qui mérite d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. Elle leur fera comprendre le zèle de ces bons pères et ce dont est capable leur dévouement au milieu de ces barbares :

“ Lorsque, en 1882, les missionnaires demandèrent au roi Poré, dans le désert Tanganyka, à s'établir chez lui, il les accueillit avec bonheur. Il voyait en eux des défenseurs contre les Wagouha, et peut-être aussi des protecteurs contre les envahissements continuels des Arabes d'Oujiji. Des intérêts matériels à protéger, c'était la seule chose à laquelle il songeait ; depuis lors, il a subi, sans s'en douter, l'ascendant des Missionnaires, et plus d'une fois nous l'avons empêché de commettre des injustices auxquelles ses conseillers le poussaient. Lorsqu'il sait que nous n'approuvons pas une mesure, il se contente de répondre à toute les raisons qu'on lui apporte pour le déterminer à la prendre : “ Je ne le ferai pas, parce que cela déplaît à mes amis les blancs. ” Malheureusement les cent compagnes dont on le dit entouré sont un obstacle très sérieux à sa conversion. ”

“ Il leur assigna une très vaste concession de terrain, au sud de l'Oumona. C'est dans cette concession, à 500 mètres environ du lac Mahongolo, qu'est établie la station. Elle se compose de vastes bâtiments construits en torchis et recouverts en paille. Une estacade en pieux la protège contre les fauves et la met à couvert d'un-coup de main de la part des maraudeurs nocturnes si nombreux en ces contrées. Les missionnaires y vivent entourés de cent quarante orphelins qu'ils instruisent dans la connaissance de l'amour de Notre Seigneur, initient aux premiers éléments des connaissances humaines et forment à l'amour du travail. Les premiers libérés ont déjà grandi. Il y a quelques années, bon nombre d'entre eux furent mariés les uns à des orphelines rachetées comme

eux de l'esclavage, les autres à des filles libres du pays et établies dans le voisinage de la station. Leurs demeures commencent déjà à se peupler de noirs chérubins qui font la joie de leurs parents et celle des missionnaires. Ceux-là, du moins, n'auront jamais vécu dans l'infidélité. De nombreux indigènes, las de piller et surtout d'être pillés, sont venus se joindre à eux. Aussi la demeure des missionnaires est-elle maintenant entourée d'une ceinture de hameaux.

“ La population de la mission, qui forme un effectif d'un millier de personnes environ, est soumise en tout, au religieux et au civil, à la direction des Pères ; car le vieux Poré, lorsque nous nous établîmes chez lui, voulut que nous jouissions d'une indépendance absolue. Nos relations avec lui se bornent à des relations de bon voisinage. Bon nombre de nos gens ont reçu le baptême ; la plupart des autres sont catéchumènes. Kibanga est donc comme une oasis chrétienne au milieu du vaste désert de l'infidélité. La paix et la joie, fruit de l'aisance et d'une conscience tranquille, règnent au sein de cette communauté. Chaque matin, au lever du soleil, une belle cloche, présent de l'Alsace catholique, les convoque à la prière. Inutile de vous dire qu'ils n'oublient jamais, aux pieds des autels, d'appeler les bénédictions divines sur les bienfaiteurs de France qui sont avec les missionnaires les instruments du bonheur dont ils jouissent. La prière terminée, hommes et femmes se dispersent dans les champs. Il fait bon les voir manier vigoureusement la pioche, en s'accompagnant du chant des cantiques. Sous leurs efforts, le pori (c'est l'expression consacrée pour désigner une terre inculte et couverte de hautes herbes) recule chaque jour ses limites. De vigoureuses plantations de manioc envahissent peu à peu les collines, tandis que les deux rives du Mahougolo se transforment en fertiles bananeraies. Vers onze heures, alors que la chaleur rend trop pénibles les travaux des champs, le son de la cloche les réunit de nouveau pour recevoir l'instruction religieuse et s'exercer au chant des louanges de Dieu. Comme la moindre application d'esprit les fatigue, les exercices sont multipliés, mais durent peu, une demi heure tout au plus. L'après-midi ne diffère que fort peu de la matinée. A deux heures et demie, lorsque le

soleil, commençant à baisser à l'horizon, a déjà perdu sa force, ils se dispersent de nouveau dans les champs. Ils y demeurent jusqu'au coucher du soleil. Les travaux terminés, tous se rassemblent de nouveau aux pieds des autels pour remercier Dieu des faveurs qu'il leur a accordées et le prier de ne pas laisser demeurer infécondes les sueurs qu'ils viennent de répandre ; puis chacun rentre chez soi pour le repas du soir. A la belle saison, les soirées sont magnifiques sous l'équateur. A la chaleur du jour a succédé une délicieuse fraîcheur ; partout règne le silence qu'interrompent seuls les rauques aboiements de l'hyène ou les cris des hippopotames qui sortent alors du lac pour aller chercher leur pâture ; la voûte céleste, dont aucun nuage ne ternit l'azur, étincelle de millions d'étoiles que réfléchit la surface unie du Tanganyka. Si peu cultivé que soit encore l'esprit de nos néophytes, ils ne demeurent cependant pas insensibles à ce beau spectacle. Aussi est-ce l'heure qu'ils choisissent de préférence pour se réunir, fumer le narguilé et s'entretenir des événements de la journée. Les missionnaires ne dédaignent pas de s'asseoir eux-mêmes à ces réunions, où règnent la plus franche cordialité et qu'égaient souvent les réflexions naïves des nouveaux venus. Cependant la nuit est le temps consacré au repos ; on ne l'oublie pas. Vers neuf heures et demie, sur un signal du Père, toutes les conversations cessent et chacun va demander à un sommeil réparateur le repos noblement conquis par les travaux de la journée.

“ Le dimanche, la chapelle est trop étroite pour contenir la foule des chétriens et des catéchumènes qui s'y pressent. Tous, hommes et femmes, grands et petits, participent au chant sacré et ils y apportent un entrain vraiment admirable. Les longues heures que les offices leur laissent libres sont remplies par le jeu. Les jeux de dés, de loto, de domino et surtout un jeu indigène nommé Bao, qui rappelle un peu le damier, ne chôment pas. Aux principales fêtes de l'année, les missionnaires augmentent l'allégresse générale en distribuant un mouton ou une chèvre à chaque hameau.

“ Le gouvernement, c'est le nom que les nègres, qui n'ont que de petites idées même des grandes choses, donnent à la direction des missionnaires, est donc avant tout paternel. Il ne laisse pas pour cela d'être fort.

“ Quiconque dépend de la mission est tenu à deux jours de travail par semaine soit pour la culture des champs, soit pour la construction ou la réparation des bâtiments de la station. Ce travail nous pourrions l'exiger gratuitement ; ce serait une compensation des frais qu'ont nécessités leur rachat et leur entretien pendant de longues années ; mais cela rappellerait trop l'esclavage dont nous les avons tirés. Aussi, à la fin du jour, chaque travailleur reçoit-il un petit disque de zinc marqué aux initiales de la mission. C'est la monnaie très primitive que nous avons introduite dans le pays, et elle y est, désormais, tellement accréditée, que les indigènes même éloignés de la station, ne font aucune difficulté de la recevoir dans les transactions. Lorsqu'ils ont recueilli un certain nombre de ces pièces, ils peuvent acheter les étoffes nécessaires pour se vêtir.

“ Nous avons aussi notre code pénal. Quelqu'un vient-il à commettre un délit, à adresser des paroles blessantes à l'un de ses compagnons, à dérober dans son champ quelques racines de manioc (ce sont là les délits les plus communs) il est aussitôt déféré au baraza (tribunal, proprement véranda établie sur la façade des maisons arabes) ; c'est là que se rendent les jugements des pères. Les témoins sont appelés de part et d'autre, et, si le méfait est constaté, le coupable reçoit une paternelle correction ou est mis à l'amende, selon le cas. Les jugements rendus en baraza sont absolument sans appel ; aussi la sentence est-elle toujours acceptée sans conteste par les deux parties. Par ce moyen nous nous sommes acquis une telle réputation d'équité, que les indigènes mêmes qui ne dépendent de nous en rien nous font volontiers juger leurs différends.

“ Tout en donnant leurs soins à l'éducation des orphelins et à la direction des villages chrétiens, les missionnaires sont loin d'abandonner les infidèles qui les entourent. Chaque semaine, deux d'entre eux visitent les hameaux les plus voisins de la station. Ils y sont reçus en amis et leurs instructions sont écoutées sinon encore avec foi, du moins avec respect. Il y a plus, et c'est cette année même, peu de temps avant mon départ de Kibanga, que le divin Maître nous a accordé cette consolation : la plupart, de leur propre mouvement, présentent

leurs nouveau-nés au baptême, s'engagent à les envoyer régulièrement à la mission lorsqu'ils seront en âge d'être instruits. C'est une victoire d'autant plus signalée sur le démon que jusqu'ici, par un préjugé bien excusable, sans doute, puisque dans le principe nous ne baptisions qu'à l'article de la mort, ils étaient persuadés que le baptême faisait mourir les enfants.

“ Avec des occupations si multiples, le champ d'action des missionnaires est nécessairement fort restreint. Mais, semblable à la violette qui se cache sous l'herbe et révèle au loin sa présence par la douceur de ses parfums, la petite station de Kibanga, perdue dans un coin du désert, se fait connaître au loin par le bien qui s'y opère. Il ne se passe guère de mois sans que les chefs de la rive orientale envoient saluer les missionnaires et les prier d'aller s'établir chez eux. Au mois de juillet 1886, le chef suprême de l'Ou-roundi, prince mystérieux, qui vit dans les montagnes, caché à tous les regards et qu'on nomme le Mouézi, nous envoya son salut et nous fit dire par Roussavia qu'il sait que nous ne voulons que le bonheur des nègres, différant en cela des Arabes qui dévastent tous les pays où ils pénètrent. Enfin, toutes les tribus du voisinage se mettraient volontiers sous notre patronage, et lorsqu'un Père trouve le temps d'aller les visiter, hommes et femmes lui répètent à satiété : “ Nous sommes vos enfants. ”

La persécution dans l'Extrême Orient.

(Les Missions Catholiques.)

NOUVEAUX MALHEURS EN COCHINCHINE.

Lettre de Mgr Van Camelbeke, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.

Qui-nhon, le 23 octobre 1886.

Le bon Dieu veut, paraît-il, que nous buvions jusqu'au bout le calice d'amertume, puisqu'il vient de permettre que nous soyons victimes d'une nouvelle épreuve, dont les suites sont lamentables pour nos pauvres chrétiens.

Samedi dernier, 16 courant, pendant la nuit et pendant toute la journée du 17, la presqu'île de Qui-nhon a été totalement ravagée par un épouvantable typhon, comme je n'en avais pas encore vu depuis 23 ans. Je vous écris donc aujourd'hui au milieu des nouvelles ruines qui m'entourent de toutes part. A peu près toutes les cases que nous étions peu à peu parvenus à construire pour abriter les 4,000 chrétiens encore réfugiés ici, ont été en un instant emportées par la tourmente et ces malheureux se sont ainsi trouvés exposés à des pluies torrentielles et à la fureur des vents déchainés, sans qu'il fût possible de leur porter secours. Le ras de marée, qui, dans la soirée du 17, a terminé ce terrible cyclone, a surtout causé des terreurs bien légitimes, car l'eau de la haute mer, projetée en murailles furieuses contre ces dunes de sable mouvant, couvrirent peu à peu l'extrémité de la presqu'île. Chacun croyait sa dernière heure arrivée et faisait une nouvelle fois le sacrifice de sa vie. Quelles longues heures de souffrances et d'angoisses au milieu des éléments déchainés avec la dernière fureur ! L'eau montait, montait toujours. Il fallait déjà tenir les enfants au-dessus des vagues envahissantes, et les grandes personnes elles-mêmes affolées.

se trouvaient immergées jusqu'à la ceinture. Encore quelques instants et la mer allait engloutir de nombreuses victimes. Mais la Sainte Vierge veillait sur mon infortuné troupeau, déjà réduit à la plus affreuse misère et peu à peu l'eau se retira. A son tour, l'ouragan diminua de violence et l'on put organiser des secours, au moins pour arracher à la mort les familles qui se trouvaient plus exposées.

C'était [un spectacle navrant de voir le sol couvert des mille débris de tant de maisonnettes, et les infortunés habitants grelottant de froid, trempés jusqu'aux os et encore tout ahuris du drame épouvantable dont ils venaient d'être les témoins.

Sans doute ces petites cases établies en camp volant n'avaient pas, absolument parlant, une bien grande valeur, mais c'était tout ce qui restait à nos pauvres exilés et maintenant les voilà sans asile ni abri. L'année dernière, le choléra et d'autres maladies avaient fait de nombreuses victimes parmi nos chrétiens, soit à cause de leur grande misère, soit par suite de leur installation par trop défectueuse. Pour empêcher autant que [possible le retour de pareilles calamités, nous avons cru bon, mes missionnaires et moi, de procurer à tous nos malheureux réfugiés, le bienfait de cases séparées les unes des autres et un peu plus élevées au-dessus de terre. Cette amélioration avait été pour notre détresse une lourde charge. Aujourd'hui voici que tout est à recommencer. Que le bon Dieu daigne prendre une fois de plus en pitié la pauvre mission de Cochinchine orientale qui semble agnissante *Fiat !...*

KIANG-SI MÉRIDIONAL.

Lettre de Mgr Ad. Rouger, Lazariste, évêque de Cissame, vicaire apostolique du Kiang-Si Méridional.

Shang-Hai, le 20 novembre 1886.

Depuis mon départ du vicariat, la persécution s'est étendue à d'autres villages que ceux de Pin-Lou ; nos ennemis, enhardis par l'impunité et alléchés par le pillage, se sont

enfoncés dans les montagnes jusqu'à cinq ou six lieues de distance, et là encore dans un pays appelé Keou-mi-ouo, se sont livrés aux mêmes méfaits qu'à Pin-Lou...

Rien n'a été épargné, ni les maisons des particuliers, ni la chapelle, ni le presbytère ; la seule différence, c'est qu'on n'a pas mis le feu à ce qu'on ne pouvait emporter... Que de nouvelles infortunes à soulager ! Hélas ! de Keou-mi-ouo, comme de Pin-Lou, c'est au vicaire apostolique que parviennent tous les cris de détresse ; j'ai bien envoyé quelque argent à M. Pérès ; mais ses lettres laissent pressentir un hiver désastreux... Déjà plusieurs chrétiens sont morts de misère ; plus d'habits, plus de couvertures ; aux maisons aucune porte, aucune fenêtre ; le refroidissement des nuits sera inévitablement suivi de fièvres et de dysenteries ; la mortalité se mettra dans les familles, et bientôt les chrétiens seront décimés ! Encore bienheureux ceux qui partiront dans l'Eternité, après avoir courageusement souffert pour leur foi, en emportant le mérite de leur patience ! Plusieurs, hélas, se découragent ; voyant que ni les autorités chinoises, ni les autorités françaises ne viennent à leur secours, ils se laissent tromper par la fausse commisération de leurs parents ou amis. Les dernières lettres, venues de l'intérieur, parlent déjà de trois villages, où, pour sauver le temporel, on a eu la faiblesse de sacrifier le spirituel, en simulant une apostasie, qui, bien que très fausse *in foro interno*, restera toujours comme un scandale public, et jettera plus tard tout le monde, évêque, missionnaires, chefs de familles, dans les plus graves embarras. Et si, en attendant le rétablissement de la paix, la mort vient à surprendre quelques-uns des malheureux engagés en pareille voie !... Mon Dieu ! que de terribles conséquences ! Voilà mon fardeau de tous les instants, voilà le plus grand de tous mes crève-cœur et je suis à *plus de trois cents lieues de mon poste !*

Comment voulez-vous qu'avec de pareilles sollicitudes ma santé délabrée se rétablisse ? Je vais de mal en pis ; les médecins ne savent plus que faire ; on parle sérieusement de me renvoyer en France...

CHINE.

LES MALHEURS DU KOUY-TCHÉOU ET DU SU-TCHUEN.

Lettre de Mgr Guichard, coadjuteur du Kouy-tchéou.

18 février, 1887.

...Tous nos chrétiens, après la ruine et le pillage de leurs propriétés, se réfugièrent sur les montagnes et cherchèrent dans les cavernes un abri contre les brigands qui les poursuivaient. Les païens leur ont donné la chasse jusqu'au fond de ces retraites sauvages. Quelques malheureux néophytes ont été saisis. Torturés de toute façon, suspendus par les pouces, flagellés sans miséricorde, vaincus enfin par ces cruels supplices, ils n'ont échappé à la mort qu'en dévoilant à leurs bourreaux les cachettes où ils avaient déposé précipitamment leurs dernières sapèques. Les voilà donc réduits à la misère sans abri, sans riz, sans argent et aussi sans vêtements, car les païens, après les en avoir dépouillés, ne leur laissent en place que les misérables haillons dont ils sont eux-mêmes affublés.

C'est dans un tel dénûment que nos chrétiens ont traîné leur misérable existence : des vieillards, des femmes, des enfants parcouraient les marchés et les villages, mendiant une écuelle de riz. Parmi les plus robustes, un grand nombre vinrent jusqu'à la capitale de la province supplier l'évêque de leur accorder protection et surtout de quoi ne pas mourir de faim.

La mission fit son possible pour venir au secours de tant de misères ; hélas ! nos greniers et notre bourse sont loin d'être inépuisables, surtout depuis les événements désastreux qu'entraîna pour nous la guerre. Pour toute aumône, nous avons dû parfois, faute de mieux, ne distribuer à nos pauvres persécutés que quelques bonnes paroles. Mais cela ne fait pas le même effet qu'une poignée de riz pour un affamé.

* * *

Ce n'était pas assez de nous tuer, d'incendier nos maisons ; nos ennemis inventèrent une machine vraiment infernale, qui, grâce à Dieu, manqua son but, au moins en partie.

Il y a cinq mois, le sous-préfet de Su-yang reçut notification officielle de son changement. Les païens de cette circonscription résolurent alors d'empêcher son successeur de s'installer au prétoire. C'était un acte de rébellion dont il était très périlleux d'endosser la responsabilité. Mais aussi, quel avantage si l'on décidait les chrétiens à prendre part à cette révolte ! Les païens y voyaient double intérêt : leur bien premièrement, car le mandarin, chassé de sa circonscription, n'inquiéterait personne au sujet des meurtres du mois de juillet ; secondement, le préjudice des chrétiens. S'ils consentaient à s'unir à eux pour empêcher le nouveau mandarin de parvenir à son poste, toute la faute serait imputée aux néophytes, et ainsi, ils seraient transformés d'accusateur en accusés, d'innocents en coupables, et devenaient justiciables du bourreau. Nos chrétiens, malgré les plus pressantes sommations, malgré les injures et les menaces, refusèrent constamment de tremper dans cette conspiration. Pour se venger, les meneurs rassemblèrent quelques poignées de bandits et pillèrent une seconde fois nos pauvres néophytes. Après cela, ils allèrent à la rencontre de leur premier magistrat, brisèrent sa chaise à coups de bâtons, et maltraitèrent ses gens. L'envoyé officiel, qui ne s'attendait pas à une telle réception, en comprit du premier coup la vigoureuse signification, et repart avec sa suite la route de la préfecture voisine, Tsen-y-fou.

Ce qui est arrivé à ce mandarin doit lui faire comprendre que les ennemis de son autorité ne figurent pas dans nos rangs. C'est ailleurs et plus près de sa personne qu'il doit les chercher et qu'il peut facilement les trouver. Ses ennemis, ce sont les employés du prétoire, ce sont les voleurs et les brigands.

* * *

Sur ces entrefaites, arriva le mois de septembre. C'est ici le moment de la récolte. Ne pouvant se condamner plus longtemps à mourir de faim en face de leurs moissons jaunissantes, nos chrétiens s'armèrent de courage et reprirent en silence le chemin de leurs chaumières anéanties. Ils croyaient sans doute que les pillages antérieurs avaient dû

satisfaire, au moins provisoirement, l'avidité des ennemis de notre sainte religion.

Leurs espérances devaient une fois de plus être cruellement trompées.

A Pou-lao-tchang, gros marché encore humide du sang d'un prêtre indigène et de deux chrétiens tués au mois de juillet, les moissons ont été enlevées de force à leurs légitimes propriétaires.

A San-tcha-ho, à Yen-tang-keou et dans bien d'autres endroits, les maires ou chefs de garde nationale extorquèrent de l'argent à nos chrétiens, ou s'approprièrent sans honte leurs maisons.

Comme vous le voyez, nous vivons ici sous le règne de la violence et de la rapine.

Je n'ai encore rien dit des attentats d'un autre ordre qui se commettent plus ouvertement et plus directement contre la conscience et la foi des chrétiens. A Pou-lao-tchang et dans les villages voisins, le séjour est interdit à quiconque refuse d'apostasier solennellement. Je ne dis rien non plus de l'accueil que le prétoire fait à nos plaintes réitérées. Nos protestations sont autant de lettres mortes; on n'y répond pas ou on nous les renvoie sans les ouvrir. Il y a évidemment dans ce silence affecté autre chose qu'une marque de dédain: c'est un calcul, le résultat d'un mot d'ordre, ou tout au moins, un excellent moyen d'amener les païens à croire que l'assassinat, l'incendie, le pillage, les derniers outrages, sont choses pardonnables et permises dès lors que la victime appartient de près ou de loin à la religion de Jésus-Christ.

Dans la ville même de Tsen-y-fou, nos maisons et notre église ont été, j'allais dire rasées à niveau du sol, mais l'expression est trop inexacte, puisque depuis plusieurs mois les fondements sont déracinés. La terre même qui supporte les fondations disparaît de jour en jour. C'est une sorte d'argile que les Chinois mélangent avec du charbon de terre mouillé et réduit en poudre: ils en font des mottes ayant une bonne consistance et fournissant un feu plus durable. Les

païens ont ainsi transformé notre jardin en profondes tranchées qu'il sera bien difficile de combler un jour. C'est un vol qu'ils commettent en public, au vu et au su de tous. Le *père et la mère du peuple* (le mandarin) le sait bien aussi, mais il ne croit pas devoir pour si peu tirer de son fourreau le glaive de la justice !

Mais voilà qu'un chrétien, homme simple et sans arrière-pensée, s'avise, un jour, de cultiver des légumes sur un petit carré resté intact. Il avait tort, on le lui fait bien voir. Sans s'en douter, le malheureux avait ainsi violé le domicile d'autrui, délit prévu par tous les codes de l'univers. Vite en prison, vite à la cangue pendant un mois ; finalement une bonne bastonnade par dessus le marché ! Quelle singulière invention que la justice dans les pays de l'Extrême-Orient !

C'est sans doute en vertu de cette justice, que six de nos chrétiens gémissent depuis huit mois bientôt dans les prisons de Tsèn-y, et que tous les assassins, les pillards, les incendiaires continuent de jouir d'une complète liberté.

* * *

Mais ce n'est pas seulement la liberté des chrétiens qui est odieusement entravée. La nôtre, j'entends celle qui nous est garantie par des traités authentiques, n'est pas mieux respectée. Au mois de janvier de cette année, MM. Desvoivres et Aloïs Schotter se réunissent dans un village chrétien, Heou-chan, pour y faire les exercices de la visite annuelle. Aussitôt tous tes villages païens, maires en tête, se soulèvent contre les deux missionnaires. On bat le tam-tam, on sonne le tocsin, chacun court aux armes, toutes les gardes nationales sont sur pied ; des cris de mort retentissent. Une résistance, d'ailleurs inutile, pouvait tout compromettre. Nos deux confrères le comprirent et, cédant à contre-cœur devant cet orage inattendu, reprirent avec tristesse le chemin de leur résidence respective.

* * *

J'allais terminer ma lettre sur ce dernier détail, quand ce soir, anniversaire du martyr de notre vénérable P. Néel, je

reçois du Su-tchuen oriental une nouvelle grosse de conséquences. Un chrétien influent et riche de Tchong-kin, nommé Lo-pao-tche, a été mis à mort le 31 janvier, non plus par la populace, mais en vertu d'une sentence émanée et ratifiée par le Tsong-ly-yâ-mên.

L'exécution a eu lieu à huit heures dix minutes du matin à Tchen-tou, chef-lieu de la province, au milieu d'un immense concours de peuple, pendant les fêtes du jour de l'an chinois. A cette date tout l'empire est en réjouissance, les tribunaux sont fermés, les criminels vulgaires ont un sursis et ne subissent leur peine qu'après l'expiration des fêtes. Il n'est fait d'exception à cette règle que pour les accusés convaincus de crimes de lèse-majesté ou de rébellion. L'Etat fait tomber au plus vite ces têtes dangereuses qui nuisent à la tranquillité de l'empire. Les mandarins ont donc poussé la perfidie jusqu'à confondre sciemment ce chrétien avec les plus infâmes scélérats ! Et pourtant le crime unique de ce condamné est d'avoir, au mois de juillet, repoussé par la force les païens qui s'étaient rués en masse au pillage de sa maison, et cela au moment où, sa mère étant morte, beaucoup de chrétiens s'étaient réunis à lui et priaient pour la défunte. Les mandarins, qui auraient dû lui prêter main forte, le font décapiter, et aujourd'hui la tête de leur victime innocente est exposée à tous les regards sur le marché de Tchong-kin. Un tel acte se passe de commentaires, il est désormais prouvé que nous et nos chrétiens sommes mis hors la loi.

Et voilà comment aux tristesses de l'heure présente se joignent pour nous les inquiétudes de l'avenir. Aujourd'hui la misère et la faim qui frappent à notre porte ; demain peut-être de nouveaux pillages et de nouveaux massacres. En effet, on nous écrit de Tchong-kin que, depuis la nouvelle de l'exécution du chrétien, Lo-pao-tche, les plus mauvais bruits courent en ville. Tous les néophytes sont alarmés. A Tong-tse, notre station la plus voisine du Su-tchuen, on parle de piller et de massacrer. Qu'en adviendra-t-il ? Nous mettons toute notre confiance en Dieu et en la bonne Vierge Marie notre tendre et puissante Mère...

TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Puginier, des Missions Etrangères de Paris, vicaire apostolique du Tong-King occidental, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Ha-noï, le 8 mai 1887.

J'éprouve de la répugnance à vous écrire cette lettre, parce que j'ai encore à vous annoncer des malheurs et je crains de fatiguer vos lecteurs. D'ailleurs, je n'ignore pas qu'en France on est las du Tong-King, qu'un grand nombre de personnes ne veulent plus en entendre parler, et je me demande si on ne se servira pas de ce que je dis pour dénigrer ce pays qui a cependant devant lui un bel avenir. Le temps n'est pas éloigné où la France exercera une influence prépondérante dans tout l'Extrême-Orient. Alors on sera bien aise d'avoir le Tong-King. On se souviendra, il est vrai, qu'il a coûté cher ; mais on se réjouira de le posséder et on aura oublié les longs et nombreux malheurs par lesquels nous, missionnaires et chrétiens, avons dû passer.

* * *

Je vous raconterai les principaux événements qui ont eu lieu depuis le mois de septembre 1886, date de la dernière lettre que je vous ai adressée. J'ai eu plusieurs fois l'intention de vous écrire ; mais j'ai préféré attendre, afin de laisser aux événements le temps de se dessiner, et vous en donner une analyse après coup. Je vais commencer par vous faire connaître les fléaux qui, depuis plusieurs mois, affligent une partie du Tong-King.

Il y a à peine huit jours, je télégraphiais au Séminaire des Missions Etrangères que la disette régnaît dans le pays et que nous avions à rapatrier les chrétiens de Tanh-hoa qui avaient dû se réfugier dans la province de Ninh-binh. A bout de ressources, je demandais des secours. Comme ordinairement les télégrammes, par leur brièveté, sont de nature à alarmer, j'ai atténué la situation en mettant le mot de *disette* ; mais, en réalité, c'est une vraie *famine* qui afflige la

plus grande partie de ma Mission, et elle est particulièrement aigüé dans la province de Thanh-hoa.

* * *

Dans ces dernières années, plusieurs récoltes ont été perdues ou rendues très médiocres, par l'inondation du fleuve en certains endroits, par la sécheresse en d'autres. Dans les moments de lutte, les rebelles et les bandes de Pavillons-Noirs, en brûlant un grand nombre de villages, ont détruit une quantité considérable de riz. Autrefois, les greniers du Gouvernement étaient toujours pleins et, dans les moments de détresse, on distribuait en prêt le riz aux villages, et c'était un soulagement réel pour les populations. Maintenant les greniers sont vides et le dernier impôt a été livré en argent. On a importé, il est vrai, du riz de l'étranger et, grâce à cela, la mortalité sera diminuée ; mais la quantité importée est loin de suffire. Un très grand nombre de personnes, n'ayant pas d'argent pour en acheter, engagent le peu de terre qui leur reste et même leurs maisons. D'autres, privées de toutes ressources, sont réduites à mendier.

Ce sont ces indigènes qui sont particulièrement dignes d'intérêt : ils font pitié à voir. Leur figure décharnée exprime la souffrance ; ils se traînent avec peine portant un petit panier tout disloqué, dans lequel on n'aperçoit que quelques herbes et des racines. C'est là tout ce qui fait leur nourriture, avec des concombres et autres choses malsaines qui leur détériorent l'estomac. Dans toute l'étendue de la Mission, nous distribuons journallement l'aumône à plus de dix mille personnes, païens et chrétiens, sans compter les chrétiens de Thanh-hoà, que nous devons secourir d'une façon particulière.

Cette grande misère, le manque de riz dont un grand nombre sont privés pendant des semaines entières, et l'usage d'aliments malsains, engendrent des maladies. De toutes ces causes vient aussi en partie le choléra qui fait en ce moment le tour du Tong-King. Il attaque certains villages avec une intensité étonnante, les afflige longtemps et y fait de nombreuses victimes. Dans d'autres, au contraire, il sévit quel-

ques jours avec rigueur et puis il se calme ou il cesse. Le nombre des victimes parmi les indigènes est déjà très grand, tandis qu'il y a peu d'Européens atteints.

La récolte d'été s'annonce mal. Une sécheresse extraordinaire a empêché la plantation du riz en plusieurs endroits et celui qui a été planté a souffert beaucoup. En somme, le Tong-King, qui tous les ans produit assez de riz pour nourrir ses habitants et fournir un élément sérieux à l'exportation, ne donnera pas assez dans cette saison d'été pour alimenter les populations. Le pays souffrira jusqu'à la récolte d'automne qui n'aura lieu qu'à la mi-novembre.

“ * * *

C'est dans des circonstances aussi difficiles que nous avons à rapatrier nos chrétiens de Thanh-hoà, victimes de la persécution des lettrés rebelles. Ces malheureux, au nombre de 8,000, appartenant à une centaine de villages qui formaient quatre paroisses, après avoir échappé à la mort et vu le pillage et l'incendie de leurs maisons, s'étaient réfugiés dans la province de Ninh-Binh pour échapper aux poursuites de leurs ennemis. Ils ont passé une année dans une grande misère, ne possédant que les haillons qui couvraient leur corps et allant mendier un peu de riz pour eux et pour leurs enfants.

Depuis un mois, la pacification de la province de Thanh-hoà s'est assez bien établie pour que les chrétiens puissent rentrer sans grand danger dans leurs anciens foyers. Il est nécessaire de les rapatrier sans retard pour les remettre en possession de leurs champs et pour reconstituer le plus tôt possible les chrétientés détruites. Mais ils reviennent chez eux les mains vides, dans un pays où la famine est encore bien plus intense que dans le reste de la Mission. En arrivant dans leurs anciens villages, ils ne trouvent que l'emplacement de leurs maisons incendiés, aujourd'hui couverts de hautes herbes et ils n'ont pas la moindre ressource, pas même un bambou pour élever une cabane. La saison des champs est trop avancée pour faire une culture quelconque et ils vont avoir six mois à passer dans une affreuse misère.

Ils sont rentrés sous la conduite de leurs prêtres, qui, eux aussi, n'ont trouvé que des ruines.

Toutes les églises et chapelles, au nombre de plus de soixante-dix, et tous les chefs-lieux de paroisses ont été complètement dévastés, de même que les maisons des chrétiens.

* * *

La Mission a fait au-delà de ce qu'elle pouvait. A force de sacrifices et avec des emprunts, j'ai procuré quelques secours aux prêtres et aux chrétiens, dans les premiers moments de leur retour chez eux ; mais toutes ces aumônes, vous le comprenez bien, ne sont qu'un léger soulagement de quelques jours.

Je me réjouis de voir la situation de la province s'améliorer, et, bien que toute crainte ne soit pas encore dissipée, il y a espoir que, avec des précautions et grâce au grand nombre de postes qu'on a établis, les chrétiens seront préservés de tout danger imminent. Cependant je ne vous cache pas que c'est avec regret que je les ai renvoyés dans leurs anciens foyers, parce que là ils sont encore plus dénués de ressources qu'ils ne l'étaient dans leur exil. Mais leurs vrais intérêts et les intérêts communs voulaient qu'ils fussent promptement rapatriés. Il faudra nécessairement leur envoyer de fréquents secours, et j'ignore où je les trouverai ; aussi grande est ma sollicitude. J'espère que les âmes charitables d'Europe continueront à se souvenir de nous dans notre détresse, comme elles le font déjà depuis bien des années.

Je ne sais comment témoigner ma reconnaissance à tous nos bienfaiteurs et, dans mon impuissance, je prie Dieu pour eux. Je puis vous affirmer que je me sens soulagé quand je m'acquitte journellement de ce devoir de reconnaissance et que je ne me trouve jamais plus fervent que lorsque je demande au Seigneur de les bénir en ce monde, eux et leurs familles, et de leur accorder plus tard la vie éternelle en récompense de leurs bonnes œuvres.

* * *

Il y a huit mois, j'annonçais l'arrestation d'un prêtre indi-

gène, le P. Tuyên, curé de la paroisse de Du-bo, située sur le fleuve Rouge, dans le district de Son-Tây. Après bien des inquiétudes que j'ai eues à son sujet, j'ai la satisfaction de vous annoncer sa délivrance.

D'abord les prêtres des paroisses voisines et les chrétiens de Du-bo essayèrent de traiter du rachat du prisonnier, et environ 2,000 francs furent dépensés. Je m'opposai formellement à cette façon d'agir pour ne pas fournir aux méchants un appât à l'enlèvement de mes missionnaires et des prêtres indigènes. J'éprouvais d'ailleurs une grande répugnance à traiter avec les brigands. Je préférerais obtenir la délivrance du prisonnier par ruse, en gagnant les gardiens ou par un coup de main, et je promis pour cela une récompense de 1,200 francs. Le danger, où se trouvait cet excellent prêtre, de mourir entre les mains de ses ennemis sans espoir de recevoir les derniers sacrements, m'occasionnait surtout une vive sollicitude, et je priai saint Joseph de favoriser sa délivrance.

Le P. Tuyên avait une fois trompé la vigilance de ses gardiens, et il avait réussi à s'évader ; mais il se trouvait en plein pays rebelle, et à tout instant il était exposé à tomber entre les mains des postes ennemis.

Pour mieux réussir à sortir de cet endroit dangereux, il s'enfonça dans la forêt afin d' gagner le fleuve par la montagne. Il erra deux nuits et deux jours sans rien trouver à manger, montant tantôt sur les arbres, se couchant tantôt dans les fourrés au milieu des bêtes féroces. Enfin, du sommet de la montagne, il aperçut une vaste nappe d'eau et il s'en réjouit croyant que c'était le fleuve. Mais quelle ne fut pas sa déception en se trouvant en face d'un très grand marais ! Il essaya de le passer à la nage et il l'avait traversé à moitié lorsqu'il fut aperçu par les rebelles qui étaient à sa poursuite. Étenué de fatigue, il leur demanda grâce, mais sans rien obtenir. Il fut de nouveau enfermé dans sa prison, on lui mit la cangue au cou et les chaînes aux pieds.

Cependant j'avais déjà envoyé la récompense promise pour tenter un coup de main hardi. Le missionnaire chargé du district, M. Girod, et un prêtre indigène avaient fait explorer les sentiers de la forêt qui conduisaient au repaire des re-

belles. Ils députèrent soixante-douze chrétiens déterminés auxquels s'adjoignirent trois ou quatre païens volontaires, et ils confièrent à saint Joseph la réussite de la tentative. Cette troupe partit avec confiance au déclin du jour et s'enfonça dans la forêt pour arriver vers minuit à l'endroit désigné. Malheureusement elle fut surprise par la pluie et d'épaisses ténèbres, et elle erra toute la nuit sans pouvoir reconnaître la route. Cependant elle ne perdit pas courage et, au lever du jour, ayant retrouvé le chemin, elle se dirigea vers la prison du prêtre située sur un côté du village rebelle. Il était neuf heures du matin quand elle y arriva sans avoir été aperçue. Les gardiens surpris s'enfuirent précipitamment avec leurs armes et le P. Tuyèn les suivit, prenant ses sauveurs pour une bande de nouveaux brigands. Un chrétien, chef de la troupe, courut vers lui en criant :

“—Père, arrêtez-vous ; ce sont vos enfants qui viennent vous délivrer.”

C'est alors qu'on se reconnut ; on coupa promptement la cangue et les chaînes du prêtre et on l'emporta à la hâte, escorté par le gros de la troupe.

Le chef resta avec cinq hommes à l'arrière-garde pour faire, tout en se retirant, face à l'ennemi qui ne devait pas manquer d'arriver en nombre. En effet, quelques moments après, on le vit acquiescer en force et l'arrière-garde dut soutenir tout le choc, dans la proportion de un homme contre vingt. Un chrétien fut blessé par une balle mais légèrement, et le chef fut pris par les rebelles.

Pendant cette lutte, la troupe emportant le prêtre avait gagné du chemin et se trouvait hors de danger. Le chrétien fait prisonnier n'eut pas de mal ; les pirates, voyant qu'ils n'en retireraient aucun avantage, le mirent en liberté en le félicitant de son audace et de son coup hardi.

Le jour de la délivrance du P. Tuyèn était un mercredi du mois de saint Joseph, 16 mars, trois jours avant la fête de ce grand saint. Grâces lui soient rendues pour avoir délivré un bon prêtre !

Ma lettre est déjà longue ; je remets au prochain courrier le récit des autres événements.

THIBET.

NOUVELLE PERSÉCUTION.—RUINE DE LA MISSION DE BATHANG.

Lettre de MM. Giraudeau et Soulié, de la Société des Missions-Étrangères de Paris, missionnaires au Thibet, à Mgr Biet, vicaire apostolique.

Bathang, de notre noire cachette,
chez le 2^e chef indigène. le 21 juillet 1887.

Nous pressentions depuis longtemps la ruine qui nous attendait ; elle a été consommée hier vers le coucher du soleil. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, nous fûmes assaillis à coups de pierres et de sabres. Dans la journée du 18, les nouvelles étaient mauvaises, on annonçait l'invasion comme imminente ; le 19 au soir, les chefs indigènes nous avertirent officiellement [que les *Chidjrogomba* étaient réunis en grand nombre à deux ou trois lieues de Bathang. Nous demandâmes une garde pour la nuit, on nous donna quatre soldats chinois. Quelques satellites thibétains furent aussi placés sur le toit de la maison la plus voisine ; le P. Soulié et moi passâmes la nuit en armes au salon de réception.

Dès que les chefs indigènes avaient appris la marche de l'ennemi, ils nous avaient priés de déloger nos objets les plus précieux ; nous leur répondîmes qu'une partie de nos effets étaient dans des caisses, qu'ils pourraient en faire ce qu'ils voudraient, mais que nous ne nous occupions pas d'opérer le déménagement. Ils envoyèrent aussitôt un grand nombre d'hommes qui travaillèrent jusqu'à minuit.

Le lendemain, j'allai de grand matin informer les mandarins chinois de l'approche de l'ennemi et leur demander protection. Ils me répondirent qu'ils n'étaient pas avertis par les chefs indigènes ; peu après, ils vinrent chez nous. Là, ils firent appeler le premier chef indigène, qui leur déclara enfin que l'ennemi n'était qu'à vingt ou trente *lys*. A notre demande, mandarins chinois et thibétains dépêchèrent quelques hommes pour parlementer, ils revinrent bientôt annoncer l'insuccès de leur mission. Nous avons prié les manda-

rins chinois et thibétains de résister par les armes, et tous nous avaient répondu qu'ils étaient décidés à le faire. En effet, le mandarin civil, le colonel et le capitaine arrivèrent avec quelques soldats. Pendant que j'examinais avec le colonel les endroits à garder, le P. Soulié courait prévenir le premier chef indigène, qui n'aurait pas mieux demandé que d'arriver en retard. Le deuxième chef thibétain se fit représenter par son homme d'affaires et ne parut pas de toute la journée. Le premier chef indigène, en homme bien élevé, fit aussitôt servir le thé au P. Soulié, et voulut le contraindre à rester chez lui, mais le missionnaire s'ouvrit de force un passage à travers le cercle qu'on formait autour de lui et revint à la maison. Le premier chef indigène le suivit de près. Il nous conjura, nous supplia avec force protestations de nous éloigner du théâtre de la lutte, et les mandarins chinois unirent leurs instances aux siennes, sauf le premier mandarin civil qui avoua que nous étions libres de rester, si nous le voulions absolument.

Pour ne pas contrecarrer les mandarins, nous demandâmes à être placés dans la maison la plus voisine, afin de voir quels moyens on prendrait pour nous défendre.

Une fois arrivés dans cette maison, on veut nous loger de manière à ce que nous ne puissions rien voir. Nous nous frayons alors de nouveau un passage à travers la foule, et retournons chez nous.

Le premier chef nous prie de vouloir bien nous retirer dans la vieille maison de son oncle ; là, nous assure-t-il, on pourrait voir et combattre. Lui et les mandarins chinois promettent de se battre sérieusement ; nous obéissons encore une fois. A peine étions-nous sortis, que les mandarins chinois quittent notre maison pour aller sur un toit voisin d'où ils peuvent cependant encore guerroyer. Quant au premier chef indigène, il disparaît complètement. Pour protester jusqu'au bout, nous retournons chez nous et allons nous asseoir sur la terrasse, à la vue des mandarins chinois et de la stupide populace de Bathang, qui accourait comme à un spectacle.

Les *Chidjrogomba* étaient en face de nous, à une distance de quatre à cinq cents mètres ; on fit semblant de parleren-

ter, quelques soldats thibétains allèrent faire des exhortations parfaitement inutiles. Tout à coup, une vingtaine de cavaliers arrivent au galop de l'autre côté de l'eau : c'est un renfort que les ennemis saluent par un cri de guerre, ce sont aussi probablement les chefs. En un clin d'œil, ils sont à cent cinquante pas de notre maison, mettent pied à terre et ouvrent la fusillade. C'était le signal de l'attaque ; les piétons accourent et se précipitent vers nous. Les mandarins chinois sont là avec leurs soldats armés de fusils et de flèches ; une quinzaine de thibétains, au lieu de la grosse bande qu'on nous avait montrée, se tenait en face des Chinois, à vingt pas de notre maison. Tous avaient promis, juré de répondre aux coups de fusil par une décharge et d'engager le combat. Or, pas un coup de fusil ne partait, pas une flèche ne se décochait ; deux soldats chinois qui avaient pris place à nos côtés sur le toit, avaient prudemment battu en retraite emportant leurs flèches et leurs sabres.

Notre tâche était achevée ; nous avons forcé par nos paroles les mandarins à paraître prendre cause pour nous ; quelques-uns avaient juré, et tout le monde avait promis de combattre ; c'était une comédie dont on espérait nous cacher le dénouement : ce n'avait pas réussi. Nous avons tout vu de nos yeux, il était temps de battre en retraite, ce que nous fîmes, en sautant du toit inférieur dans le jardin du second chef indigène. La femme de ce chef nous fit cacher dans un sombre grenier au rez-de-chaussée, et c'est de là que j'ai la tristesse de vous annoncer notre désastre.

A peine étions-nous enfermés sous clef qu'un grand mouvement se fit dans la maison, on entendait prononcer nos noms ou des mots qui désignaient nos objets, au milieu de quelques sanglots ; nous crûmes la maison envahie et notre mort probable ; nous nous donnâmes mutuellement l'absolution, et nous nous entretenîmes de quelques saintes pensées jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue, nous cédâmes au sommeil. A une heure très avancée de la nuit, le deuxième chef vint nous apporter quelque nourriture que sa femme avait préparée, et arranger un peu notre taudis. Alors seulement nous apprîmes que le grand mouvement qui nous avait effrayés, provenait de l'incendie de notre maison, incendie

qui avait mis en danger une des maisons du chef. Tout est brûlé ! La maison du jardin a été également incendiée ; celle du chrétien Podpro, contiguë aux habitations des païens, a été démolie afin de ne pas nuire aux autres.

Nous n'avons pas de nouvelles de Sélesnong ; tout est sans doute réduit en cendres. Nos chrétiens de Bathang se sont cachés en emportant la récolte de cette année ; on affirme qu'ils sont tous vivants ; j'ignore si à Sélesnong ils ont été aussi heureux.

Aujourd'hui le chef indigène nous dit que plusieurs bandes parcourent le village, et qu'il y a de mauvais bruits. Je lui demande quels sont ces bruits, il répond qu'on menace les mandarins indigènes et chinois. S'il y a des propos sinistres, ce ne peut être que contre nous. Les mandarins ont trop bien secondé nos ennemis, pour que ceux-ci aient à se plaindre.

Sans parler des attaques contre nos chrétiens, nous avons, nous missionnaires, subi neuf attaques dont la dernière vient d'entraîner notre ruine. Un lama, notre ami, le vieux Senam-Gueuno, m'a dit hier que toutes ces persécutions partielles avaient pour but de nous effrayer et de nous faire déloger ; il allait me faire d'autres révélations, mais on annonça l'arrivée de l'ennemi, et il se retira aussitôt. Il est probable que l'autorité eût voulu voir notre ruine s'accomplir moins solennellement. N'est-ce pas pour favoriser ce désir secret d'expulsion que les chefs se sont montrés sourds depuis près de deux mois à nos trop justes réclamations ? En dernier lieu, on perça secrètement notre mur, n'était-ce pas pour nous laisser incendier pendant la nuit par ces ennemis invisibles et insaisissables qu'on n'a jamais cherchés ?

Des bandes de *Chidrogomba* parcourent en ce moment le village, en poussant leur cri de guerre ; il est à craindre qu'ils exigent de nos faibles mandarins notre départ du territoire de Bathang. Quant à nous, nous attendons vos ordres pour savoir ce que nous avons à faire. Nous ne savons pas encore si c'est notre mort ou notre expulsion qu'on veut. Je crois que les mandarins peuvent nous sauver la vie, s'ils le veulent ; cependant sous prétexte d'impuissance, ils vont faire tous leurs efforts pour nous chasser vers Ta-Tsien-Lou. Priez pour nous !

P.S.—Autant que nous avons pu en juger, la troupe qui nous a attaqués hier, devait être de cent à cent vingt individus. On exagérera ce nombre pour s'excuser : ainsi le deuxième chef indigène disait ce matin que quatre-vingts cavaliers étaient venus à l'improviste de l'autre côté de l'eau. Or ces cavaliers, je les ai comptés par deux fois, ils étaient de vingt à vingt-trois au plus. Le premier chef indigène nous a dit hier que, dans cette troupe venue pour nous chasser, il y avait beaucoup de sujets de la lamaserie.

DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LE CHEF THIBÉTAIN.

Les *Chidjrogomba* nous cherchent, nous et nos gens et même nos objets. Je demande si l'on ne peut pas dire quelques paroles de conciliation pour prouver la justice de notre cause. Le chef répond que ce peuple est soulevé au nom de la religion. Nous sommes en contradiction avec leurs dieux, voilà pourquoi on veut nous anéantir; depuis plusieurs jours, j'entends répéter ces paroles. On disait même dernièrement qu'ils déclaraient ne pas vouloir piller notre maison pour eux, mais pour offrir nos objets à la lamaserie, et demander des prières. La lamaserie aurait-elle tout conduit à elle seule ? Cela expliquerait peut-être la timidité avec laquelle agissait l'autorité. On garde les routes, comme si on craignait de ne pas nous saisir. Notre argent est probablement volé ; on n'a pas eu le temps de le déposer chez le premier chef indigène. Les maisons où nos gens avaient déposé des objets ont été pillées.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE COREE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

La Corée, cette terre des martyrs, qui signe des traités avec les puissances de l'Occident et de l'Amérique, semblait avoir renoncé pour toujours à ses traditions de cruauté ; elle a, l'année dernière encore, mis à l'épreuve la constance de ses néophytes et réjoui le regard des anges par des scènes héroïques. Le vénérable successeur de Mgr Ridel nous en offre dans les pages suivantes l'étonnant tableau.

LETTRE DE MONSIEUR BLANC,

VICAIRE APOSTOLIQUE,
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,

A MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Séoul, 15 juin 1887.

Le traité franco-coréen signé le 4 juin 1886 venant d'être ratifié, je me hâte de vous écrire pour vous donner quelques nouvelles de notre mission de Corée.

I

LA PERSÉCUTION.—HISTOIRE DE COLOMBE.

Je désire d'abord vous remercier de ce que vous avez bien voulu publier dans les *Missions catholiques* au sujet de nos inquiétudes. Par la grâce de Dieu, cette persécution n'a pas pris les proportions que tout nous faisait redouter : trois chrétiens seulement ont été mis en prison ; mais le nombre de ceux qui ont été pillés, battus, et réduits à la misère dépasse la centaine. Leur missionnaire, M. Robert, fait tout ce qu'il peut pour améliorer leur position.

Parmi les chrétiennes arrêtées, l'une surtout, nommée Colombe He, par sa fermeté, sa patience, la sagesse de ses réponses, s'est attiré l'estime de tous, chrétiens et païens.

Elle a déjà subi un grand nombre d'interrogatoires ; mais, la grâce de Dieu aidant, elle n'a pas chancelé une seule fois.

Arrêtée le 6 février à la place de son mari qui avait pris la fuite, elle fut aussitôt chargée d'une cangue et conduite au tribunal criminel. Le juge lui demanda son nom, le nom de ses complices, en lui proposant la liberté moyennant apostasie, et la mort dans le cas où elle s'obstinerait. Colombe répondit.

— Je suis chrétienne, j'aime mieux mourir que de renier mon Dieu. Quant à ceux que vous appelez nos complices, nous en avons des milliers et vous ne viendrez point à bout de les prendre tous. D'ailleurs qu'on ne m'interroge plus là-dessus, je ne dirai plus rien.

— Récite ce que tu as appris, reprit le juge.

Elle récita alors la prière à saint François-Xavier pour la conversion des infidèles. Après quoi le juge la renvoya en prison, disant qu'elle ne récitait rien de mauvais. Arrivée dans la prison, on ne peut dire combien d'injures, d'avanies de toute sorte, elle eut à endurer de la part des satellites et des valets de la préfecture ; elle reçut tant de soufflets que son visage en fut tout enflé. Enceinte depuis huit mois, elle tomba bientôt malade dans ce cachot glacé et y serait morte, si un des amis du juge, favorable à nos chrétiens, n'eût intercédé pour elle. On la transporta dans une chambre voisine.

* * *

Les jours qui suivirent, Colombe refusa plusieurs fois la liberté qu'on voulait lui accorder au prix de l'apostasie. Le gouverneur, irrité d'un pareil courage, a déjà menacé deux fois de la faire tuer, afin, dit-il, de donner un exemple au peuple. Notre captive s'est alors préparée à la mort priant pour obtenir la persévérance jusqu'à la fin. Les chrétiens récitaient chaque jour pour elle les litanies des saints.

Enfermée de nouveau pendant huit jours dans la prison des voleurs, Colombe eut encore beaucoup à souffrir jusqu'à ce que le geôlier, la prenant en pitié, lui eût donné une petite chambre. Trois fois pendant la nuit, il lui a ouvert les portes, lui conseillant de s'enfuir, ajoutant qu'il payerait

lui-même de sa personne, si la chose venait à être sue. Mais Colombe a refusé, disant qu'elle ne partirait pas sans l'ordre de l'autorité supérieure.

Colombe a accouché d'un fils dans sa prison. Comme quelqu'un demandait grâce pour elle au gouverneur à cette occasion, celui-ci a répondu que si on ne lui apportait pas une certaine somme d'argent, il la tuerait.

Colombe vient de subir un nouvel interrogatoire dans lequel elle s'est montrée digne de ses ancêtres les martyrs. Sommée de renier Dieu pour recouvrer sa liberté, elle répond qu'à de telles conditions elle préfère la prison ; puis, s'adressant au juge criminel, elle lui dit :

—Un ministre ou un dignitaire quelconque qui trahirait son roi serait-il digne de récompense ou mériterait-il un châtement?... Pour moi je ne consentirai jamais à renier Dieu, le roi du ciel et de la terre, des anges et des hommes.

Le juge ne trouvant rien à lui répondre, donna l'ordre de l'enfermer de nouveau dans la prison des voleurs, où son fils, né un mois auparavant, est mort il y a quelques jours. En le voyant expirer, cette pieuse néophyte s'écria :

—Heureux enfant, né et baptisé en prison, mort en prison, il emporte tous les mérites que j'aurais pu acquérir moi-même !

* * *

M. Robert ayant manifesté le désir de lui faire recevoir les sacrements, le mari et la sœur de Colombe pénétrèrent dans la prison et s'offrirent comme caution, demandant pour elle la permission d'aller passer quelques instants dans la maison de ses parents :

Le geôlier y consentit moyennant quelques ligatures, lui disant de revenir au plus vite, ajoutant qu'elle valait à elle seule plus que cent autres. Elle vint donc à minuit. M. Robert la confessa ; elle assista à la sainte messe, reçut le pain des forts et s'en retourna toute joyeuse, emportant une aumône, fruit d'une collecte faite après la messe.

Quelque temps après, le juge criminel, s'étant présenté un jour devant le gouverneur, lui aurait demandé ce qu'il fallait faire des deux chrétiennes. Celui-ci aurait répondu qu'il fallait les retenir prisonnières.

— Et si elles meurent en prison ?

— Si elles meurent, vous les enterrerez ou les jetterez aux chiens, comme vous voudrez.

Si de pareilles paroles sont vraies, cela prouve une fois de plus le peu de cas que l'on fait en Corée de la justice et de la vie des gens, surtout s'ils sont chrétiens.

* * *

Ces jours-ci nouvel interrogatoire de Colombe. Le juge criminel lui dit :

— Détenue durant quatre mois en prison et y ayant même perdu ton fils, n'es-tu pas revenue à des meilleurs sentiments ?

— J'ai déjà dit au juge, répondit-elle, de ne plus m'interroger au sujet de la religion : il connaît ma pensée, et je n'ai pas deux paroles.

— Pourquoi ne veux-tu pas apostasier ?

— Parce que je ne puis renier le Dieu du ciel et de la terre, créateur de toutes choses.

— Ne crains-tu pas la mort ?

— Ma vie est entre les mains du juge ; s'il veut me la conserver, j'en serai bien contente ; si, au contraire, il veut me l'ôter, je ne crains point de mourir pour mon Dieu, assurée que je suis d'acquérir la vie éternelle.

L'interrogatoire ne se prolongea pas plus longtemps. Comme il y avait beaucoup d'assistants, tous ceux qui l'entendirent, déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu une femme pareille ; les uns l'applaudissaient, les autres l'injuriaient, suivant la tournure d'esprit de chacun.

Les choses en étaient là aux dernières nouvelles reçues de Kyang-sy-ang-to ; à toutes les démarches qu'on faisait auprès du gouverneur en faveur de notre chrétienne, il répondait toujours qu'il ne la renverrait jamais avant d'avoir obtenu une apostasie formelle. Ainsi le combat est nettement engagé entre les fils de lumière et le prince des ténèbres. Espérons que la victoire restera à la Croix et que Dieu daignera couronner sa fidèle servante.

II

LE JUBILÉ.—FERVEUR DES NÉOPHYTES:

A la capitale et dans les provinces, nos chrétiens se sont montrés très empressés à gagner l'indulgence du Jubilé : partout la ferveur et l'enthousiasme ont été remarquables. Les exercices prescrits ont été fidèlement exécutés, et au lieu de deux jours de jeûne, un bon nombre en ont observé jusqu'à cinq ou six, afin, disaient-ils, d'obtenir plus facilement la rémission de la peine due à leurs péchés. Quelques tièdes, qui ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis plus de vingt ans, ont profité de cette occasion pour sortir de leur engourdissement et se réconcilier à Notre-Seigneur.

Un de mes missionnaires m'écrit :

“ J'ai admiré l'élan produit par l'indulgence du Jubilé, tous mes chrétiens se sont fait un devoir de se procurer cette précieuse faveur. C'est les larmes aux yeux que dans chaque *kongso* (lieu de réunion où le missionnaire de passage donne les sacrements), je vis arriver, de plusieurs lieues de distance, un père ou une mère portant son enfant sur le dos, un vieillard appuyé sur son bâton, une jeune fille ou une femme noble profitant des ténèbres de la nuit pour cacher son voyage aux payens. Tous étaient exténués de lassitude ; cependant je ne saurais dire la joie qui était peinte sur leur visage. Ah vraiment nous sommes les bénis du divin Maître !... Pauvres enfants ! il y a plus de cinquante ans qu'on leur parle de liberté, et pendant ce temps, que de larmes à essuyer, que de douleurs à supporter, que de dangers à courir ! L'année dernière, ils crurent enfin avoir trouvé un terme à leurs maux, et une fois de plus ils se virent déçus dans leur espérance ; le traité franco-coréen ne parlait même pas d'eux !... ”

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

Poussés par leur zèle, les missionnaires des Deux-Guinées viennent d'étendre leur ministère jusqu'à la rive gauche du Niger. Jusque-là, en effet, ils avaient borné au Gabon et aux peuplades voisines leur action apostolique. On verra par la lettre suivante que de nombreuses conquêtes leur sont réservées dans ce grand territoire où n'avait encore jamais retenti la parole évangélique.

LETTRE DU R. P. HORNÉ,

MISSIONNAIRE DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Onitsha, 5 juillet 1887.

NOTRE ARRIVÉE AU NIGER.

L'impression du voyageur à son arrivée au Niger justifie parfaitement le nom donné à ce fleuve. Il est vraiment noir. La nature semble y être en deuil. Partout, les terres marécageuses ne produisent que des palétuviers, dont l'aspect si sombre fait appréhender quelque chose de sinistre. Que se passe-t-il dans ces forêts immenses et ténébreuses ? Dieu seul le sait. Jamais explorateur n'a osé y pénétrer. Le silence de mort qui les enveloppe n'est interrompu que par les cris des léopards et des oiseaux de proie.

Ce fut le 21 novembre 1885 que nous entrâmes dans l'embouchure du Niger, au milieu d'un orage terrible. Les éclairs longs et brillants, les roulements de tonnerre particuliers aux contrées équatoriales, la fureur des flots, la violence du vent et de la pluie, pouvaient faire croire que l'enfer se déchâfnait visiblement contre nous. Mais nous avons mis notre confiance en la divine Providence et placé notre voyage sous le patronage de notre bonne Mère du ciel. Ce ne fut pas en vain ; nous sentîmes visiblement, en plusieurs circonstances, l'effet de sa protection. Aussi nos cœurs bat-

taient-ils de joie à mesure que nous approchions de l'endroit où nous devons jeter les fondements d'une nouvelle Mission.

.

En remontant le fleuve, nous fûmes salués par les indigènes des nombreux villages établis sur les deux rives. C'était d'un bon augure.

Dans l'un de ces villages, appelé Atanny, nous sommes allés visiter la reine, qui passe pour être l'amie des blancs. Cependant, malgré ses relations avec les Anglais, elle est loin d'être distinguée. Elle boit l'eau-de-vie comme de l'eau et lance des crachats à droite et à gauche, sans se préoccuper s'ils tombent à terre ou sur le dos de ses sujets assis à ses pieds. Sa Majesté porte aux bras et aux pieds d'énormes pièces d'ivoire, ce qui rend sa marche pénible. Ses sujets sont tous païens ; bien plus, ils se rangent parmi les cannibales les plus redoutables, témoin le grand nombre de meurtres qui se commettent tous les ans sur son territoire, pour faire des sacrifices ou à l'occasion de quelque enterrement. Il dépasse la centaine !...

ONITSHA.—VISITE AU ROI.

Parti de Brass le 26 novembre, nous arrivions à Onitsha le 6 décembre. C'est là que nous avons le projet de fonder notre première station.

Le lendemain, nous allâmes faire notre visite au roi. Sa capitale est à une petite lieue du fleuve et ne compte pas moins de quinze à vingt mille âmes, réparties en huit villages ou quartiers distincts. Le palais royal est en terre glaise comme les autres riches maisons de la contrée, et comprend trois pièces. La première est pour la réunion des chefs et du peuple, la seconde pour les hommes du palais, la troisième est l'habitation personnelle du roi.

Sa Majesté se présente devant nous, une belle couronne d'or sur la tête ; elle nous tend la main et nous fait asseoir à côté d'elle sur des caisses vides.

C'est un homme de trente-cinq à quarante ans ; il est

d'une taille élancée, son visage est pâle et amaigri. De la main gauche il tient une queue de cheval qui lui sert d'éventail ; de la droite, une petite clochette munie d'un manche artistement travaillé. Il sonne en marchant pour annoncer son approche et pendant les réunions pour imposer le silence. Son siège est en terre, mais recouvert d'un riche tapis. En face de lui, au milieu de la cour, est l'arbre des sacrifices domestiques, et au fond de la case pendent au mur quelques fétiches en bois, entourés de flèches, de couteaux, de plumes, de dents de bêtes féroces, etc.

Comme notre visite avait été annoncée, on avait eu le temps de convoquer tous les chefs. Le frère du roi, son fils aîné, les chefs du premier et deuxième rangs, les conseillers de la reine et plusieurs autres notables de l'endroit se trouvaient présents. Ils arrivent devant Sa Majesté, en exécutant avec la plus grande exactitude les cérémonies en usage en pareille circonstance.

Voici en quoi elles consistent.

Le sujet s'avance vers le trône, se prosterne trois fois et baise la terre ; puis, se relevant sur ses genoux, il présente alternativement les deux poings au monarque, en lui adressant de bons souhaits et toute sorte de louanges. Il se relève ensuite complètement, recule et avance trois ou quatre fois, toujours en présentant le poing, prononce des malédictions contre les ennemis du roi et le proclame plus puissant que ses voisins.

Chaque chef est obligé d'observer cette cérémonie, et pendant ce temps, tous les autres doivent rester debout.

* * *

Dès que nous eûmes pris place dans l'assemblée, nous exposâmes l'objet de notre visite : il s'agissait d'obtenir la permission d'établir une mission. Le roi se montra favorable à notre demande, et manifesta même une grande joie au sujet de notre dessein de nous fixer sur son territoire. Il nous assura qu'il était prêt à nous accorder tout ce que nous désirerions, en ajoutant la promesse de nous envoyer ses deux petits enfants dès qu'ils seraient guéris.

Quant aux assistants, ils ne revénaient pas de leur étonnement et de leur admiration en apprenant que nous venions du lointain pays des blancs, non pour faire du commerce et de l'argent comme les autres Européens, mais pour faire du bien aux noirs et instruire leurs enfants.

Le roi nous donna sur-le-champ un de ses hommes parlant un peu l'anglais pour nous montrer la ville, en nous disant de choisir sans retard l'endroit qui nous conviendrait. Nous primes congé de Sa Majesté, en l'assurant de notre dévouement, et nous nous mîmes à la recherche d'un emplacement convenable.

STATION DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ.

Le manque d'eau et l'éloignement du fleuve, seule voie de communication, nous déterminèrent à ne pas nous établir dans la ville même. Après quelques recherches, nous trouvâmes sur les bords du Niger, à une petite lieue d'Onitsha, un ruisseau assez considérable, appelé N'kesi. Son eau claire et limpide coule entre deux collines. Nous fixâmes notre choix sur la colline la plus rapprochée de la ville, parce qu'elle nous présentait deux grands avantages : eau fraîche, terrain fertile. Le roi nous céda avec plaisir les vingt hectares que nous demandâmes ; le contrat fut signé le jour même de l'Épiphanie, le 6 janvier 1886.

Immédiatement après, nous commençâmes les travaux de construction. C'est alors que le bon Dieu nous enleva, par une mort imprévue, le pieux et regretté I-Jean-Gotto-Jac ob La plus cruelle épreuve pour des missionnaires, c'est de voir succomber un confrère dont le concours est si utile, pour ne pas dire nécessaire.

Le bon Frère, originaire de la chère Alsace, était maçon de profession, et, en ce moment surtout, il pouvait nous rendre les plus grands services.

Le bon Dieu cependant ne nous abandonna pas. Il nous soutint merveilleusement au milieu des difficultés inséparables d'une nouvelle fondation. Nous avons continué nos travaux avec courage, en payant de notre personne ; et aujourd'hui nous avons une maison de vingt et un mètres de

long sur sept mètres de large, avec un hangar et une chapelle pouvant contenir environ deux cents personnes.

LA MISSION ET LES NOIRS.

Ces constructions et la transformation de notre petite colline, jusqu'alors abandonnée et aujourd'hui couverte d'arbres fruitiers et de légumes, nous attirent un grand nombre de visiteurs, qui viennent, suivant leur expression, voir à l'œuvre *les blancs savants de Dieu*. Ils s'extasient surtout devant l'autel de notre modeste chapelle. Les beaux tableaux du sacré Cœur et du saint Cœur de Marie, les chandeliers brillants comme de lor, les longs cierges, captivent leurs regards : ils ne peuvent se lasser de les admirer.

Devant les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph, l'un et l'autre tenant l'Enfant Jésus, ces pauvres noirs émerveillés n'avaient que ce mot à la bouche : *O naka ! c'est beau !* C'étaient, d'après eux, deux blancs qui leur paraissaient bien mystérieux... Vivent-ils, ou ne vivent-ils pas ? Telle était l'énigme dont ils cherchaient la solution.

— Ils vivent, disaient les uns ; ne voyez-vous pas qu'ils nous regardent ? Leurs yeux sont fixés sur nous.

— Mais non, répondaient les autres, ils ne vivent pas ; voyez, ils restent immobiles, leurs pieds ne bougent pas ; puis comment pourraient-ils vivre sans manger ?

C'étaient continuellement des réflexions de ce genre, plus naïves les unes que les autres, mais qui nous donnaient occasion de leur parler de notre sainte religion.



Le Père supérieur, le R. P. Lutz, avait apporté avec lui un stéréoscope qu'on lui avait donné à Paris. A l'aide de petits tableaux il faisait apparaître aux yeux des indigènes étonnés le ciel, l'enfer, des villes, des montagnes, etc. Inutile de dire quelle foule se pressait pour contempler ces merveilles.

Le R. P. supérieur avait aussi apporté de France une petite machine électrique. Le merveilleux instrument les plongeait dans la stupéfaction.

—C'est du feu bleu qu'il y a là-dessous, dit l'un ; vois les étincelles qui en sortent.

—Non, c'est l'eau du poisson du tonnerre, dit un autre.

Il y a, en effet, dans le Niger, une espèce de grand poisson électrique. Celui qui le touche éprouve une contraction violente et une sensation douloureuse. Les noirs le prennent dans des paniers et ne le touchent qu'avec des fourches.

Ces divers moyens ont admirablement servi à attirer les noirs à la Mission. C'est ainsi que, le dimanche, nous pouvons déjà compter de cent à cent cinquante assistants aux deux instructions qui se donnent l'une à la grand'messe et l'autre dans l'après-midi. Tous ces bons noirs aiment à réciter en onitsha le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Eglise. Nous avons aussi composé quelques cantiques dans leur langue ; ils les chantent avec un admirable entrain.

LE MARCHÉ DES ESCLAVES.

Une autre œuvre qui nous tient bien à cœur, et que nous voudrions développer, c'est celle du rachat des malheureux esclaves voués à la mort. Nous avons en face de notre station, sur l'autre rive du fleuve, un grand banc de sable appelé *la banque des esclaves*. C'est là que se fait cet infâme trafic de chair humaine. On y voit arriver des marchands de toutes les tribus voisines, même de tribus très éloignées ; là, au milieu de boutiques d'étoffes indigènes, à côté du marché des fruits du pays et des animaux, se tient le marché des esclaves. C'est de tous le plus achalandé. Des maîtres inhumains y traînent les infortunés dont ils veulent se défaire, ou ceux que l'âge ou l'infirmité rendent impropres au service. Ils y sont vendus comme un vil bétail.

Les habitants d'Araba surtout aiment à se rendre à ce marché. Araba est situé derrière la *bank*, à vingt minutes à peu près. C'est une ville de vingt mille âmes. Elle n'a pas de roi, mais en revanche elle a de trois cents à quatre cents roitelets. La royauté est accessible à tout le monde : l'unique moyen est d'immoler un ou deux êtres humains. C'est le signe de la puissance et de la richesse. Comme beaucoup tiennent à cet honneur, gagné d'une si triste façon, le nombre de ces roitelets va toujours en augmentant.

A l'occasion d'enterrements, d'anniversaires, de fêtes religieuses et de familles, c'est aussi l'habitude d'immoler des victimes. Peu importe leur qualité ; le nombre seul est déterminé. De là l'attrait des gens d'Araba pour la *bank*, parce qu'ils y trouvent à acheter des esclaves à meilleur marché. Le prix varie de vingt-cinq à deux cent cinquante francs. Ah ! que nous voudrions pouvoir les racheter tous pour en faire des hommes et des chrétiens ! Mais quelque minime que soit le prix, il est souvent encore trop élevé pour nos faibles ressources.

Nous rachetons de préférence les petits enfants abandonnés, les malades et les personnes âgées, d'abord parce qu'ils doivent attirer la compassion du missionnaire, puis parce qu'ils se vendent moins cher ; car nous avons peu d'argent.

Deux des petites filles que nous avons rachetées se trouvaient dans un état pitoyable. Laisées trop longtemps sans soins et sans nourriture, elles avaient pris l'habitude de manger de la terre et avaient le corps tout enflé. A force de soins et de remèdes, la plus jeune, âgée de trois ans, ne tarda pas revenir à la santé ; mais l'aînée, qui avait cinq ans, était trop malade quand elle nous arriva. Son corps, fendu de toutes parts, ne formait qu'une plaie. Aussi son âme ne tarda-t-elle pas à s'envoler au ciel.

Parmi les garçons, nous en avons reçu deux qui étaient bien jeunes. L'un n'avait que trois jours, quand on nous l'apporta. L'autre avait de huit à neuf mois. Il venait de très loin : ses parents nous l'avaient vendu parce qu'il avait commencé à marcher avant d'avoir ses dents. Dès lors il était voué à la mort. Car, d'après les idées superstitieuses du pays, une pareille créature est un enfant de malheur. La loi du pays range ce cas au nombre de ceux qui sont exclure de la nation ; et les sorciers veillent à l'observation de cette odieuse coutume.

Depuis trois mois que nous les avons, ces trois enfants se portent très bien, grâce au lait condensé que nous faisons dissoudre pour eux chaque jour.

FEMMES CONDANNÉES À LA MORT ET SAUVÉES PAR LA MISSION.

Les créatures les plus malheureuses au Niger, après les petits enfants, ce sont les femmes âgées.

Les noirs, on le sait, sont très superstitieux, et la superstition ne sert pas seulement de fondement à leur culte idolâtre et fétichiste, elle sert aussi de prétexte à plusieurs pour assouvir leurs infâmes et cruelles passions.

Ainsi, dans une famille riche, si la mort ou la maladie fait une visite ; si la prospérité, au lieu d'augmenter, diminue ; si un malheur arrive à un chef ; si des parents riches vivent trop longtemps pour leurs enfants dénaturés, l'intéressé va trouver le sorcier, gagne ses bonnes grâces par des promesses et des cadeaux, et, par un marché honteux, achète la mort de la victime.

Le sorcier est bientôt appelé en public. Il consulte ses fétiches, et leur réponse, qui ne peut être intelligible que pour lui, décrète infailliblement la mort ou l'expulsion de la personne dont on veut se débarrasser.

Or, cette personne est toujours la plus vieille femme de la famille : c'est à elle surtout que ce peuple superstitieux attribue le pouvoir de jeter des sorts.

Le mois dernier, une de ces infortunées, que l'on avait condamnée, a été noyée dans le fleuve. Deux autres de ces femmes sont venues se réfugier auprès de nous. La première alla ensuite chez elle chercher son enfant qui lui appartenait et que nous avons baptisé ; nous ne la revîmes plus. Elle mourut subitement pendant la nuit ; elle avait été empoisonnée.

Celle qui l'avait accompagnée à la Mission est une parente du roi ; elle se trouve très heureuse chez nous. Il y a trois ans, on lui a fait boire de la ciguë ; mais sa nature robuste avait pu supporter ce breuvage vénéneux. Elle en fut quitte pour une maladie qui dura un mois. Ce, 1 année, on a voulu l'obliger de nouveau à subir cette épreuve ; elle s'est alors réfugiée à la Mission. Le roi nous pria de la laisser s'établir sur notre terrain ; ce que nous lui accordâmes avec bonheur. Elle est très pieuse et ne manqua jamais d'assister

à la messe et au catéchisme que l'on fait tous les jours aux femmes. De plus, elle nous a déjà amené deux de ses petits-fils, pour les instruire et les baptiser.

LA BONNE VIEILLE ZACCHÉIA.

Et la bonne vieille *Zacchéia*, femme de quatre-vingts ans, que vous en dirais-je ? Quand nous l'avons rachetée, elle était toute décrépète, malade, infirme ; ses jambes enflées ne lui permettaient plus de marcher qu'à l'aide d'un bâton. Elle venait du pays des Ibos pour être sacrifiée à Araba.

La bonté et la sollicitude que nous lui avons témoignées la touchèrent beaucoup, et de tout cœur elle se mit à apprendre son catéchisme. Une fois instruite, elle reçut le saint baptême.

Chose merveilleuse ! la réception de ce sacrement la transforma aussitôt complètement. Elle jeta son bâton et marcha toute seule : ses pieds et ses jambes désenflèrent comme par enchantement et les plaies suppurantes qui trouaient ses genoux se fermèrent aussi peu à peu. Elle ne se souvient plus de sa vieillesse, elle se sent jeune et forte, et travaille en conséquence.

Avec joie elle a pris sur elle d'élever nos deux plus jeunes enfants, et ses efforts dépassent toute attente.

Je les aime, dit-elle, ces pauvres orphelins. Ils me rappellent mes chers petits que la main d'un maître cruel m'a arrachés et que je n'ai jamais revus. Dieu m'en dédommage maintenant, en me donnant de nouveaux enfants, qui seront plus tard comme des anges auprès de moi au ciel !

* * *

Le jour de la Fête-Dieu de cette année, nous avons eu la cérémonie, toujours belle et touchante, de la première communion. Il y eut plus de trois cents personnes à nos offices ; à la chapelle, l'ordre et la tenue furent irréprochables. Nos enfants ont édifié les chrétiens et les païens par leur piété, par leur modestie, par leur entrain dans le chant, et par l'exactitude avec laquelle ils ont rempli leurs petites céré-

monies. Quant à la vieille Zacchéia, elle était au comble du bonheur ; elle ne paraissait pas de ce monde ce jour-là ; déjà il lui semblait être au ciel.

VICARIAT DE L'AFRIQUE CENTRALE.

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

Il est bien rare qu'un nègre arrive à l'honneur du sacerdoce. La mission de l'Afrique centrale n'en a jusqu'ici eu que deux : dom Antoine Gobaï, ordonné à Rome en 1877 et mort à El-Obeïd, le 16 septembre 1881, et dom Daniel Sorur Dharim Den, l'auteur de cette intéressante relation.

LETTRE DE DOM DANIEL SORUR DHARIM DEN,

PRETRE NÈGRE DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Si les travaux des Egyptiens, des Phéniciens et des Romains ont pu faciliter la connaissance de l'Afrique en général ; si les questions posées par l'intelligente Europe sur cette partie du monde ont été résolues de nos jours par les explorateurs, on peut toutefois dire, sans crainte de se tromper, que l'Afrique demeure mystérieuse. Depuis des siècles, l'Europe a jeté les yeux sur elle ; d'immenses sacrifices d'argent et de vies humaines ont été faits pour la pénétrer, la décrire, mais ces tentatives ont obtenu peu de résultat. Ce qui a été impossible à ces intrépides soldats de la religion et de la civilisation chrétienne, une description faite par un indigène ne saurait certainement l'accomplir. J'essayerai cependant une courte notice : ce sera, Messieurs, comme un acte de reconnaissance envers votre Œuvre.

Ce n'est pas des pays voisins de la mer que j'entends vous parler, car là l'industrie a surmonté les obstacles et ouvert le chemin aux missionnaires, et ils ont fait connaître le véritable état topologique et moral des contrées visitées par eux. Je n'entends pas non plus vous décrire tous les pays du Soudan ; ce que je sais ne vous apporterait pas une nouvelle lu-

mière. Permettez-moi de vous donner seulement une idée générale d'un seul coin de cette terre immense, de mon pays natal, de sa position géographique, de ses produits, de ses habitants et de leurs coutumes.

LES TRIBUS ET LEURS IDIOMES.

Denka est une réunion de vingt-quatre tribus échelonnées sur le rivage du Nil blanc, depuis le sixième jusqu'au douzième degré de longitude nord. La plupart sont connues depuis la conquête du vice-roi, Méhemet Ali, alors qu'elles furent annexées aux possessions égyptiennes du Soudan. D'autres ne sont pas mentionnées même sur les plus récentes cartes géographiques; de ce nombre sont : Gon-de-moï, située à une journée et demie de distance vers le sud de la tribu Gianghé, et Rourouen qui me semble se trouver entre celle de Nouer et de Pouich. Ces tribus se considèrent comme sœurs; les deux dernières seulement font exception, quoiqu'elles fassent usage de la langue denka.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse à propos des études de nos missionnaires. Ils ont pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique, ils ont fondé des stations, nommément celle de Sainte-Croix et de Gondokoro, et non satisfaits de leurs travaux apostoliques, désirant pourvoir au besoin qu'auraient un jour les missionnaires et les savants d'apprendre la langue de ces contrées, ils se sont appliqués aux études philologiques et ont pu composer des grammaires et des dictionnaires contenant plus de deux mille deux cents mots. Nous devons ce précieux travail à M. l'abbé Jean Beltrame et au docteur Jean-Chrysostome Mitterntzner, directeur du Gymnase impérial et royal de Brixen. Ce dernier ajouta à la grammaire une traduction très exacte de quelques chapitres de nos saints Évangiles.

PRODUITS.

Notre pays est un des plus fertiles de l'Afrique centrale, et ses produits sont presque inconnus en Europe; je mentionnerai seulement le coco, l'arbre à pain, le sésame, le tamarin, la fève africaine. J'en ometts cent autres dont les noms m'é-

chappent. Si une terre cultivée par des gens qui se contentent de vivre au jour le jour est si fertile, que deviendrait-elle sous l'action d'une intelligente industrie ?

CARACTÈRE DES PEUPLADES.

Si nous considérons le caractère des naturels, il est doux en général. On ne doit pas prendre comme argument contre ce que j'affirme les mauvais traitements subis par des missionnaires et des Européens, car, vu les circonstances de temps, de lieux et de personnes, on conviendra facilement qu'un Européen, fût-il le plus patient des hommes, n'agirait pas autrement que mes compatriotes. Pensez aux maux que, tous les jours, je dirai même à chaque instant, nous subissons de la part des Arabes. Ils ne se contentent pas de voler nos biens, ce qui du reste est contre toute justice ; ils nous arrachent à la patrie, au plus légitime amour de nos parents, à l'affection de nos familles, pour faire de nous un objet de commerce et nous vendre sur les marchés publics comme un vil bétail ! Qui de vous, à notre place, ne concevrait pas des sentiments d'indignation ? Qui de vous ne ferait pas appel à tous les moyens pour détourner de sa patrie, de sa famille, un si grand malheur ? Qui ne se sentirait porté au soupçon, à la méfiance contre tout inconnu qui tenterait de l'approcher ? Le nègre ne distingue guère le Turc ou le musulman d'avec l'Européen, que par la façon dont ces derniers agissent avec lui. Hélas ! ceux qui sont nés au milieu de la civilisation, ne nous donnent-ils pas les plus tristes exemples et diffèrent-ils pour nous des Arabes ?... Veuillez me pardonner cette assertion, Messieurs, mais c'est la vérité.

* * *

Pour avoir une idée des mœurs de nos populations, il faut remonter jusqu'au temps des patriarches de l'ancienne loi. La description que la sainte Ecriture nous donne d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, me semble parfaitement convenir à notre vie et à nos mœurs. Le peuple denka est un peuple pasteur^{es} et laboureur à la fois ; ce sont là les deux principaux trav^{es}

dans lesquels l'enfant est exercé à mesure qu'il grandit. Devenu à son tour chef de famille, il s'établit dans ses champs, les cultive avec sa femme, tandis que ses enfants gardent le troupeau paternel.

Dans une maison bien ordonnée le père est maître absolu. Les enfants doivent rester sous le toit paternel jusqu'à leur mariage ; libres alors, ils ne pensent plus qu'à augmenter le troupeau, à acquérir de nouveaux champs, et à procurer à leurs enfants un héritage en rapport avec leur position sociale. *Peut-on concevoir un ordre plus parfait dans une nation guidée par les seules lumières de la loi naturelle ?*

La culture littéraire nous est complètement inconnue, et toutes les ambitions de la famille ne tendent qu'à former un enfant qui lui fera honneur par sa diligence et sa prudence dans l'administration de ses biens.

Nous n'avons aucun roi, aucun ministre pour ce qui concerne la direction générale de la tribu, mais chaque père, comme je viens de le dire, est maître absolu. Le seul chef que nous reconnaissons est un vieillard chargé des affaires en temps de guerre ; hors de cette éventualité il redevient simple citoyen. Ce commandement même n'est pas héréditaire ; mais le peuple peut à son gré ôter le pouvoir et le remettre entre les mains de celui qu'il juge capable de remplir ces fonctions. Point de milice obligatoire : le salut de la patrie est confié aux bras de tous les hommes capables de manier les armes depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à la vieillesse la plus reculée. Les exercices militaires ont lieu chaque année. Les enfants d'un village s'arment contre ceux du village voisin, et les manœuvres se font sous la direction des vieillards.

Les fautes contre le sixième commandement sont sévèrement punies. Les deux coupables pris sur le fait sont condamnés à fournir un bœuf, on le coupe en deux, on en brûle une partie en sacrifice ; l'autre est partagée entre les deux familles et l'expiation est accomplie.

Lorsqu'un jeune homme a trouvé la femme qu'il croit lui convenir, il en parle d'abord à ses parents ; ceux-ci consultent la famille de la fiancée ; on détermine la dot et on fixe la jour de la célébration des noces. Les parents de l'époux

doivent offrir à leur tour dix vaches et un taureau au père de la fiancée, cinq à la mère et aux frères ; aux sœurs on distribue des perles, des bracelets d'or, d'argent ou de tout autre métal selon la condition. Je ne vous décrirai pas les fêtes bruyantes ou plutôt les bacchanales qui accompagnent le jour des noces.

La polygamie, cette plaie hideuse qui règne en maîtresse dans toutes les tribus africaines païennes et musulmanes, la polygamie sera toujours un des plus grands obstacles à la prédication du saint Evangile. Chacun peut avoir autant de femmes qu'il veut et que ses moyens le lui permettent. Tous les honneurs cependant sont réservés à la première femme dont les enfants mâles sont seuls reconnus comme héritiers légitimes.

RELIGION

Vous voudriez savoir maintenant qu'elle est notre religion. Une brève exposition de ce que j'ai vu de mes propres yeux, pourra prouver une fois de plus que le nègre, instruit par le missionnaire catholique, est capable, comme toute autre créature, de connaître et d'aimer Dieu.

Mais, avant de vous parler de nos traditions, je dois dire que c'est dans l'Eglise catholique, établie avec tant de sacrifices à El-Obeïd, que j'ai commencé à aimer le Dieu que, dès mes jeunes années, mes parents m'avaient appris seulement à craindre. Je passai mon enfance dans la plus complète ignorance en fait d'instruction religieuse, car ni mon père ni ma mère ne m'avaient enseigné autre chose que d'éviter l'offense envers cet Etre suprême, maître absolu, me disaient-ils, de la vie et des biens des créatures animées et inanimées. Ce que je vais vous dire n'est donc que le fruit de mes propres observations.

Notre langue possède le nom de Dieu ; c'est *Garan* ou *Dèn* ; mais comme ce dernier substantif désigne aussi la pluie, pour distinguer la divinité, nous ajoutons l'adjectif *dit* (grand) et nous disons *Den-dit*, ce qui signifie grande pluie, c'est-à-dire Dieu. Ne voyez-vous pas une ressemblance frappante entre ce nom et celui du Grand Esprit des naturels d'Amérique ? Nous distinguons les bons d'avec les

mauvais esprits; ceux-là sont nos amis et nous font tout le bien dont ils sont capables; les seconds au contraire sont nos ennemis, et c'est d'eux que proviennent les maux qui fondent sur nous. N'est-ce pas l'idée chrétienne des anges et des démons?..... Nous croyons à l'existence d'une maison du feu et d'une maison de paix; ici les bons reçoivent la récompense des justes; là les méchants sont châtiés en proportion de leurs fautes.

Parmi les cérémonies religieuses que je me rappelle, j'en citerai deux, qui, à mes yeux, suffiront à vous donner quelque idée de notre culte et de l'Être suprême qui en est l'objet: c'est la bénédiction des premiers fruits et la vache sacrée. La première consiste en ce que personne de la famille, sans exception d'âge et de sexe, ne peut manger des fruits nouveaux avant que le père ou la mère en ait répandu dans toute la cour de la maison, pour implorer la bénédiction de Garan ou Den-dit. Trouverait-on ailleurs une preuve plus concluante du respect envers l'autorité de Dieu sur les hommes?

La seconde pratique religieuse des Denkas est la vache sacrée. Alors que le pays est en danger de guerre, de famine ou sous la menace d'une calamité publique, les chefs des villages s'adressent à une famille quelconque, pauvre ou riche, peu importe: elles sont toutes obligées de donner sur réquisition la vache sacrée, que, du reste, chaque maison possède. Le chef la livre aux mains des femmes. Celles-ci la conduisent en chantant au bord du fleuve, la poussent de l'autre côté du rivage pour qu'elle aille se perdre dans le désert et devienne la proie des bêtes fauves. La cérémonie terminée, toutes les femmes retournent chez elles en silence, sans jeter un coup d'œil sur la vache sous peine de rendre nul le sacrifice. La raison pour laquelle on l'appelle vache sacrée, c'est qu'elle est désignée exclusivement pour le sacrifice. Aucune femme, de quelque rang, de quelque condition qu'elle soit, ne peut faire usage de son lait, qui est réservé aux hommes. Il est permis, seulement en temps de famine, de la tuer, et encore c'est le privilège exclusif des familles pauvres, qui n'auraient pas d'autres moyens de subsistance; mêmes prescriptions vis-à-vis des taureaux ou des génisses qui naissent d'elle.

Voilà, exposés en quelques mots, les usages des tribus denkas. Permettez-moi maintenant de vous donner une courte biographie sur mon enfance, ma captivité et ma conversion au catholicisme.

MON ENFANCE.

Il y a dix-sept ans je me trouvais encore dans ma famille. Nous avions perdu notre père, deux frères et une sœur. Il ne restait que notre mère qui dirigeait la famille, trois sœurs du même sang, une sœur adoptive et moi. J'étais âgé de huit ans environ à la mort de mon père; malgré ma jeunesse, ma mère me confia le soin du bétail, tandis qu'elle s'adonnait à la culture de nos champs. Nous étions heureux sous la direction de notre bonne mère, qui comptait sur nous pour prendre soin de ses vieux jours; mais, hélas! elle se trompait. Les Arabes qui nourrissent toujours une haine implacable contre les nègres et surtout contre nos tribus, à cause de plusieurs défaites qu'ils ont essuyées, avaient juré notre ruine. A plusieurs reprises ils avaient tenté d'assouvir cette haine, mais le courage de nos guerriers les avait repoussés, souvent même avec des pertes considérables.

Comme ils s'aperçurent qu'ils ne pourraient jamais nous vaincre en se servant de lances dont nous étions, nous aussi, bien pourvus, ils demandèrent le secours du gouverneur égyptien qui résidait à El-Obeïd, capitale de la province de Cordofan. Celui-ci les adressa à plusieurs négriers dont les chefs étaient: Mohammed-Ahmed Dafaâ-Allah et Ahmed Assemani, procureur de Abd-Ullahi, mon maître futur. Bien pourvus d'armes à feu, ils se joignirent aux Arabes Bagaras, et tous partirent dans la direction du Nil blanc et précisément contre les tribus Gianghé.

Quelque temps avant leur arrivée dans nos contrées, un de nos malheureux compatriotes, tombé entre leurs mains, put leur échapper et vint nous informer de leurs desseins. Nos vieillards se réunirent en conseil, et il fut décidé de cacher les céréales et de fuir avec nos bestiaux dans le désert qui sépare notre tribu de celle des Nouer où nous avions des pâturages en abondance. Le choix était heureux; là seulement nous pouvions espérer un peu de repos.

Deux mois s'étaient écoulés sans aucun trouble, lorsqu'un matin une partie de notre tribu fut attaquée par de nombreux Arabes à cheval et à pied, armés de lances et de fusils, qui avaient déjà tué plusieurs de nos hommes laissés à la garde du pays et qui avaient décidé de nous traquer dans notre retraite. On comprendra facilement l'épouvante qui nous saisit; il ne nous restait qu'une ressource: opposer au-

tant de résistance que possible dans l'espoir de prolonger de quelques heures notre indépendance, et même d'obtenir la victoire si le sort favorisait nos armes. Hélas ! nous n'étions pas égaux en forces, et l'ennemi eut le dessus.

SÉPARATION ET CAPTIVITÉ.

Ma mère, qui, au moment de la déroute, nous avait réunis, espérant nous conserver avec elle, même dans l'esclavage, nous tenait étroitement serrés contre son sein. Effrayé à la vue des Arabes, je me débattis et je parvins enfin à m'enfuir et à me cacher. Bientôt ma mère fut rejointe par un Arabe qui, avant de s'emparer d'elle, dut lutter longtemps ; de mon côté, malgré tous mes efforts pour me cacher le mieux possible, je fus poursuivi, pris et conduit à l'endroit où on rassemblait les prisonniers.

Cette chasse inhumaine avait duré jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Alors nos bourreaux se mirent en marche et passèrent le canal avec quatre cents esclaves. Là je retrouvai ma mère et autour d'elle mes quatre sœurs. Pauvres sœurs !..... hélas, c'était la dernière fois que je les voyais !

Les Arabes prolongèrent leur séjour dans nos contrées et firent partout des razzias. Trois mois après ils reprenaient la route d'El-Obéid. Le voyage était long et très pénible, puisque nous devons parcourir, à pied toujours, nos déserts du sud, toucher une partie du territoire habité par les Arabes, rejoindre les montagnes de la Nubie supérieure, afin d'arriver plus tôt au but de notre course. Un très grand nombre des nôtres épuisés de fatigue et de faim, périrent sur le chemin ; d'autres aimèrent mieux mourir que de quitter le sol natal. Je crois inutile de vous décrire toutes les cruautés que les vainqueurs exercèrent contre nous ; des milliers de livres sont remplis de ces récits.

Le moment du salut était arrivé pour moi. Vers la deuxième année de ma captivité, les Arabes, conduits par les mêmes chefs, organisèrent une seconde expédition contre les infortunées tribus denkas. Je n'avais plus revu mes sœurs, et ma mère avait cherché inutilement à les retrouver. Ayant entendu dire qu'Abd Ullahi, notre maître, allait retourner par la même route dans nos tribus, elle lui demanda de la prendre en sa compagnie, espérant pouvoir ainsi rejoindre ses enfants ; en même temps elle le pria de m'emmener avec lui. Mon maître, craignant de me voir fuir, repoussa la dernière demande. Peu de jours après eut lieu le départ.

(A suivre.)